N° 1 Janvier 1901

REVUE COSMIQUE

Publiée par un Groupe d'Étudiants INCONNUS & SINCÈRES

Sous la direction et le contrôle

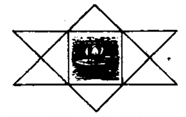
DE F.-CH. BARLET

— AVIS —



Nous avertissons tous nos lecteurs que nul n'a le droit de parler ou d'écrire quoique ce soit sous le couvert du Cosmique sans être muni d'une autorisation formelle, qui sera la preuve de son aptitude à le faire ; elle devra être renouvelée chaque année.

Cette autorisation sera donnée sous forme d'une carte portant le PENTACLE COSMIQUE, LE CACHET DU SECRÉTAIRE DE L'ENSEIGNEMENT COSMIQUE *et la signature de F.-Ch. Barlet.*



Fac-simile du Pentacle cosmique

Nos lecteurs ne sauraient trop faire attention à notre décision qui est motivée par notre désir de sauvegarder la doctrine dont on nous a confié la diffusion.

AU LECTEUR

Une revue nouvelle venant s'ajouter aux organes si nombreux déjà du spiritualisme moderne semble une superfétation bien inutile. Aussi nous serions-nous gardés de la tenter si nous n'étions convaincus qu'elle peut contribuer au progrès général, qu'elle y a son rôle à remplir.

Son sujet n'est emprunté ni à un phénomène spécial, ni même au phénomène en général ; c'est une doctrine, doctrine fort antique, mais peu connue jusqu'ici parmi nous, parce qu'elle n'y a pas encore été exposée aussi explicitement que nous nous proposons de le faire ; doctrine aussi que nous croyons de nature

à éclairer d'un jour nouveau la raison d'être et la fin de l'Occultisme. En effet, tout en en expliquant les formes variées, tout en offrant une pratique plus sûre et plus simple que toute autre, elle aggrandit cependant assez notre mouvement spiritualiste pour répondre aux plus élevées des aspirations qu'il manifeste.

Cette doctrine, il est impossible de la caractériser mieux que par son nom de *Cosmique*, sans y ajouter une interprétation que la Revue va développer dès ses premiers numéros. Tout ce que l'on en peut dire ici est qu'elle montrera dans l'occultisme un élément aussi ancien que le monde et des plus indispensables au progrès de l'humanité toute entière ; nous dirions même plus si nous ne craignions de sembler trop promettre en annonçant qu'il doit nous faire tous *Cosmiques*, c'est-à-dire citoyens de l'Univers.

Par notre revue, nous ne prétendons entrer en lutte avec personne, nous opposer à aucune manifestation spiritualiste ou non ; la charité est l'un de nos principes fondamentaux et nous l'entendons comme le respect le plus absolu de la liberté d'autrui. Notre intention est seulement d'exposer aussi clairement, aussi explicitement que nous le pourrons, la doctrine que nous avons accepté de faire connaitre.

Nous n'avons donc à côté de nous aucune société plus ou moins fermée, aucun mystère. L'initiation que comporte notre doctrine pourra être donnée individuellement à ceux qui en seront désireux et capables, par les maitres eux-mêmes qui nous ont fait l'honneur de nous accepter pour mandataires. Nous devons cependant avertir que toute initiation à la pratique de l'occulte est chose tellement sérieuse, tellement sacrée, qu'il ne faut pas s'attendre à l'aborder aisément. La nôtre ne peut faire exception à ce principe, nous ne pouvons donc pas la laisser espérer fréquente ou rapide.

Mais l'exposé même de notre doctrine montrera, nous le pensons, qu'il n'est pas nécessaire d'être un initié pour la servir



très utilement et par elle l'humanité entière, ni pour s'assurer à soi-même l'immortalité qu'elle promet à l'homme.

Pour remplir son but, le Cosmique a ouvert à Paris une série méthodique de conférences (1) mensuelles. La revue publie chacune de ces conférences *in extenso*, dans le mois où elles sont faites.

Elle y ajoutera le texte original de manuscrits inédits que nous devons à nos maîtres et qu'elle accompagnera d'un commentaire perpétuel pour en éclaircir toutes les définitions ou en montrer les concordances.

Dans une troisième partie, elle donnera quelques travaux originaux, philosophiques, historiques, littéraires, artistiques, propres à éclairer ou à développer la doctrine cosmique.

Enfin, comme elle désire avant tout n'être ni dogmatique, ni mystérieuse, comme la liberté de penser la plus large est encore un de ses premiers principes, elle consacrera une quatrième partie à répondre à toutes les questions qui lui seront posées, à toutes les objections qui lui seront faites, soit par correspondance, soit aux conférences mêmes (2).

Nous compterons donc sur nos lecteurs pour suppléer à l'insuffisance de notre bonne volonté, car nous ne sommes que de modestes intermédiaires entre eux et les Maîtres qui demandent à nous guider, selon nos moyens, dans la recherche *sincère* de la Vérité.

(1) Elles sont commencées. On en ouvrira une série nouvelle quand il y aura un nombre suffisant de demandes. On y sera admis sur demande adressée au siège de la Revue.

(2) Les lettres devront être adressées au siège de la Revue. — Ceux qui désireront une réponse privée devront ajouter 0 fr. 50 à leur demande.



PREMIÈRE CONFÉRENCE

—

PREMIÈRE PARTIE

QU'EST-CE QUE LE COSMIQUE?

L'occultisme a deux parties principales, la théorie et la pratique. Nous ne parlerons pas tout de suite, ni principalement, de la deuxième parce qu'elle a besoin d'être éclaircie d'abord par la théorie; sans elle, l'explication même des phénomènes peut être complètement erronée.

Quant à la théorie, elle se décompose en quatre sujets principaux, la *théogonie*, la *cosmogonie*, la *physiogonie* et l'*androgonie*.

Pour le moment et pour longtemps, nous n'avons à parler que de la dernière, celle qui traite de l'homme; ce que nous aurons à dire de Dieu, de l'univers et de la nature ne comprend que ce qui est nécessaire pour expliquer l'homme, son rôle, son origine et sa fin, pour faire saisir ses rapports avec l'invisible.

C'est là, en effet, le sujet le plus pressant, celui qui se présente le premier dans l'énorme étendue de la science spiritualiste. Encore devrons-nous même le borner à ce qu'il a de plus immédiat, c'est-à-dire à expliquer l'origine de l'homme, dire pourquoi et comment il apparait dans la dernière des sept périodes de la création. Tel va être notre sujet principal, qui se propose de faire comprendre la destinée véritable de l'homme, son rôle dans l'univers, son état actuel, ses droits et ses devoirs.

Pour caractériser le cosmiqne, il faut cependant indiquer dès maintenant ce qu'il dit de cette fin de l'homme, et montrer en quoi notre doctrine se distingue essentiellement de celles qui ont actuellement cours.

A la question d'où vient l'homme, où va-t-il ? il y a sept réponses possibles ; six sont connues et se disputent entre elles depuis des siècles ; la septième, qui leur est, pour ainsi dire, centrale, qui en est comme la synthèse, n'est jamais indiquée ; c'est celle-là que le *Cosmique* expose.

Nous connaissons, en effet, trois sortes de puissances essentielles : *Dieu*, l'*Univers* et l'*Homme* ; chacune d'elles a ses partisans spéciaux qui lui assignent tout particulièrement ou l'origine ou le but de notre existence terrestre.

Nous savons que nous ne pouvons pas nous attribuer notre propre origine, mais nous hésitons entre les deux autres, Dieu et l'Univers, et de ce point de départ douteux, les uns nous dirigent finalement vers Dieu, d'autres vers l'Univers, d'autres vers l'Homme.

Voyez, en effet, les différentes doctrines dont plusieurs se partagent le spiritualisme lui-même.

Nous venons de Dieu, nous dit la philosophie spiritualiste d'accord avec notre religion, notre créateur nous a placés dans le monde pour le connaitre, l'aimer, le servir et mériter de revenir ensuite à Lui.

Notre doctrine est bien divine, nous disent d'autres, mais c'est de l'Univers que nous sortons pour nous élever jusqu'à Dieu par l'évolution.

Certains théistes, au contraire, qui n'admettent point la survivance après la mort, nous dirigent vers le gouffre de l'univers.

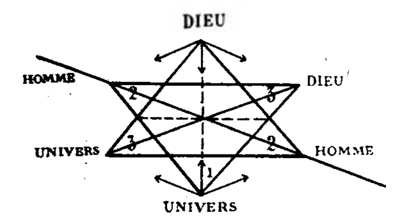
D'autres encore nous affirment que l'homme, créé par Dieu, se survit en restant homme, ou bien que l'humanité comme entité vivante suffira à exprimer la pensée divine.

Puis viennent les négateurs de toute divinité dont les uns, à travers l'évolution indéfinie, nous dirigent vers l'homme, de la même façon que les précédents, tandis que les autres nous font simplement retourner à notre source, l'univers, d'où nous ne sortons qu'un instant pour y rentrer à jamais perdus.

Voilà les six genres connus de doctrine universelle. Vous



pourrez les revoir, comme voici, d'un seul coup d'œil, dans la figure qui vous signale toutes nos publications.



Les deux triangles qui s'y croisent vous représentent le double mouvement, descendant de Dieu à l'Univers par l'Homme, ascendant de l'Univers à l'Esprit par l'homme, et correspondant ainsi au double courant qui nous partage en spiritualistes ou matérialistes (avec ou sans évolution). Les flèches vous rappellent les six doctrines que nous venons d'énumérer sur l'origine et la fin de l'homme.

Eh bien, il en est une septième, et vous l'apercevez immédiatement sur cette même figure. C'est celle qui vous dit que l'homme vient à la fois de Dieu et de l'univers et qu'il reste *Homme*. Elle est représentée par la diagonale intermédiaire qui résume en même temps sur l'homme les deux aspects opposés, que les philosophes attribuent à Dieu et à l'Univers. C'est-à-dire que l'Homme procède à la fois et de Dieu considéré ou comme l'Être par excellence, ou comme le devenir qui a débuté dans le non être, et que, de même l'Univers peut être ou celui créé par Dieu, ou l'Univers éternel des panthéistes.

Eh bien, c'est là ce qu'enseigne la doctrine cosmique. Ce simple aperçu en fait comprendre déjà le caractère essentiellement synthétique et universel, mais pénétrons un peu mieux dans les détails.

Examinons quelle force chaque doctrine assigne à l'univers

où nous vivons, et, par suite, comment elle nous explique la souffrance, la mort, auxquelles nous sommes sujets; quelle action elle nous prescrit dans cette vie terrestre; voyons enfin quelles objections ont soulevé ces assertions diverses.

Nous allons suivre la même distinction que tout à l'heure en nous disant :

Notre univers a pour but la satisfaction finale ou de Dieu, ou de l'Univers lui-même, ou de l'Homme qui l'habite, et nous allons retrouver d'abord nos six doctrines précédentes, mais avec leurs nuances plus distinctes.

— L'Univers, nous dit-on, expression de la divinité ou esprit pur, absolu, n'existe que pour elle, comme par elle. En le créant, elle a entendu prendre d'elle-même la conscience qu'elle ne possède pas quand elle n'est pas objectivée, c'est-à-dire différenciée en deux pôles opposés d'activité et d'inertie. Cet univers doit disparaître, après qu'il aura, semble-t-il, satisfait suffisamment ce désir. En fait, il n'est qu'une illusion, l'absolu est la seule réalité. Cependant après cette disparition il subsistera en substance au sein de Dieu pour se réveiller après une période d'inconscience divine parce que le désir d'objectivité naitra de nouveau de ce repos. Et ainsi de suite dans l'infini des temps qui se partage en périodes alternatives de conscience et d'inconscience, ou de *Manvantaras* et de *Pralayas*, selon les noms qu'elles portent en Inde, où règne particulièrement ce système.

Le monde évolue en longues périodes du fond de l'entité passive pour revenir se perdre, par évolution, au sein de l'absolu dont il est émané.

La mort est le résultat de l'imperfection des formes par lesquelles l'absolu cherche à s'objectiver; il ne peut suppléer à leur insuffisance que par une transformation perpétuelle dont le principe même est divin. La Monade accomplit sa voie vers l'absolu, à travers ses formes éphémères, par une série d'innombrables réincarnations, où son imperfection la replonge sans cesse. C'est à cette imperfection qu'est dû le mal; il emporte une expiation fatale, ou Karma, cause de la souffrance, et que l'ex-



périence des vies successives, le développement psychique et intellectuel peuvent seuls faire évanouir.

Le monde est donc une imperfection irrémédiable qu'il faut faire disparaître par le retour de la créature au sein de l'absolu. Ce retour, l'homme ne peut l'accomplir qu'après qu'il a épuisé toute connaissance et tout perfectionnement moral pour acquérir la certitude de l'immense illusion qu'est l'univers, et s'y soustraire.

La conclusion finale de cette doctrine est dans le mysticisme le plus abstrait qui soit, fondé sur un incurable pessimisme.

Ce que nous y trouvons de plus choquant, sans parler de la difficulté de concevoir une émanation de l'absolu, c'est la conception d'un absolu qui ne peut de toute éternité réussir à se manifester par un monde où le bonheur ait sa place, ni à se satisfaire soi-même dans le repos en dehors de cette informe expression, ni à renoncer jamais soit à son inconscience, soit à l'illusion, toujours aussi trompeuse, de son objectivité.

Le Dieu véritable qui domine ici est l'éternel ennui dans l'impuissance éternelle.

On en corrige en certaines écoles l'imperfection en supprimant la croyance aux pralayas, en déclarant la création éternelle. Tel est le second genre de doctrines que nous avons à rappeler. L'univers y est représenté comme créé pour la satisfaction de la créature. Dieu la sort du néant pour qu'elle arrive par la suite des temps jusqu'à la plénitude de l'être qui ne se trouve qu'en l'esprit pur.

Cette interprétation a plusieurs formes différentes. Pour les uns, Dieu est l'esprit pur lui-même qui ne produit que des êtres monadiques, destinés à parcourir par évolutions, à travers la série d'existences planétaires, toute l'échelle possible des créatures jusqu'à ce qu'elles arrivent au Créateur lui-même. Telle est par exemple la doctrine spirite la plus répandue.

D'autres, n'admettant pas de créateurs, ne reconnaissant, pour ainsi dire, que l'un des deux pôles divins signalés tout à l'heure, attribuent l'évolution indéfinie à la puissance inhérente à une matière éternelle qui aspire d'elle-même à la spiritualité pure.

L'homme est pour ceux-là l'état actuel le plus élevé de l'évolution et c'est sa progression qui constitue le perpétuel devenir.

Pour d'autres encore, le principe divin et tout spirituel de la Nature aboutit par son évolution, non à l'homme individuel qui ne subsiste pas, mais à l'homme collectif, à l'humanité.

A quelqu'une de ces nuances que l'on s'arrête, la mort s'explique ici, comme dans la doctrine précédente, par la nécessité de transformer les types imparfaits quand ils ont épuisé leur énergie. Le mal n'est aussi qu'un résultat de cette même imperfection, il ne peut l'effacer que par l'effet du temps, par l'effort de l'évolution dans la souffrance.

Quelles sont les ressources de l'être humain dans cette course pénible ? L'aide d'êtres déjà supérieurs ; le secours providentiel du Créateur lui-même, et par conséquent la prière. C'est du moins ce que disent ceux qui admettent un esprit créateur. Ils en font alors nécessairement un juge, plus ou moins rigoureux, devant lequel ils ont à comparaître après chaque existence.

Pour les autres, il n'y a plus de place, même pour ce mysticisme très mitigé.

La raison seule peut sauver l'homme ; par l'intellectualité qui développant la science, remédie à toutes les souffrances fatales ; par le progrès moral parce qu'il apparait jusque dans le sacrifice, comme le meilleur calcul de l'égoïsme (collectif ou individuel) qui aspire à la satisfaction éternelle.

Les objections se lèvent en foule contre une semblable théorie, qui cependant paraît, au premier abord, la plus satisfaisante. Bornons-nous aux principales :

En premier lieu, il est assez difficile de s'expliquer la nécessité de la mort, au moins pour l'homme qui a déjà connaissance de l'état spirituel. On n'est pas d'accord, du reste, sur l'état qui la suit. Ou l'âme s'y perfectionne, et dans ce cas on se demande pourquoi les peines de la vie terrestre ? Ou l'évolution y subit un temps d'arrêt, et dans ce cas, pourquoi cette vie ultra-terrestre ? Les uns répondent qu'elle est un temps de repos, un paradis temporaire ; tel est le Devachan que les théosophes empruntent à l'Inde ; les autres y figurent, à l'inverse, un temps



d'expiation, au moins partiel, des fautes commises sur terre; mais cette expiation parait bien plus naturelle sur le lieu de la faute comme le veulent les précédents. En l'un et l'autre cas, on ne comprend pas pourquoi la vie terrestre ne s'allie pas à la vie dans le monde de l'invisible. On s'explique d'autant moins la nécessité de la séparation de ces deux mondes qu'ils se cherchent l'un l'autre continuellement. Tandis que l'homme ne cesse d'aspirer à communiquer avec les morts qu'il a perdus ou avec les êtres supérieurs, les invisibles, de leur côté, ne manquent pas de se manifester à l'homme qui les oublie ; l'histoire du spiritisme moderne en est la meilleure preuve. Ses phénomènes soulèvent en même temps cette question qu'il ne résout pas : en vertu de quelle nécessité l'homme terrestre est-il condamné aux obstacles qui lui ferment le monde invisible? Les évolutionnistes eux-mêmes, qui n'admettent pas un créateur ne peuvent trouver une raison suffisante dans l'imperfection de notre développement puisque quantité d'animaux ont des pouvoirs occultes, actifs ou passifs, généralement refusés à l'homme.

Le *mal*, la *souffrance*, ne paraissent pas plus indispensables que la vie en partie double. L'évolution suppose bien l'effort avec tous ses insuccès temporaires et rectifiables; mais l'effort, le travail, loin d'être une souffrance, sont les plaisirs les plus purs et les plus indispensables de l'homme. L'échec y redouble le désir et le succès, même restreint, en est la satisfaction toujours croissante. Tout cela ne suppose rien de pareil au mal qui se compose du mensonge, du rapt, de la tyrannie, de tout ce qui dépouille l'homme du fruit légitime de ses efforts au profit de l'orgueil, de la paresse et de toutes les formes de l'égoïsme. Il est difficile de concevoir qu'une Providence suprême, n'ayant en vue que l'évolution de ses créatures, les ait abandonnées pour ainsi dire à la loi du plus fort; de sorte qu'elle semble obligée de rectifier sans cesse l'univers par les jugements individuels et le châtiment constant de ceux qu'elle y a convoqués. Bien plus logique est du moins l'assertion qui font du *struggle for life* la loi suprême de l'univers, si d'autres considérations ne la rendaient pas plus inacceptable encore.

Passons cependant sur ces objections pratiques, en voici d'autres qui font du but même assigné à l'univers une contradiction irréductible. Ou l'évolution aboutit toujours à son but, ou, comme le veulent quelques-uns, celui-ci n'est réservé qu'aux plus dignes : dans le premier cas la créature n'a pas le droit de se refuser à la fin qu'elle n'a pas demandée; sa liberté n'est qu'un leurre; qu'elle le veuille ou non, il faut marcher toujours, il faut continuer, bon gré malgré, à se meurtrir les pieds aux ronces du chemin dont on n'aperçoit peut-être pas même la fin. Ce n'est donc plus pour elle, mais pour la satisfaction de son créateur qu'elle a été arrachée au néant; ce n'est même plus elle qui gagne l'éternité, ou du moins, si ces efforts y contribuent, ce peut être à son corps défendant qu'elle les a faits.

Peut-elle donc regresser, s'anéantir même? Alors l'objectif de la création est manqué encore par une sorte de faillite inconciliable avec la perfection divine.

Mais négligeons aussi cette difficulté et considérons la fin elle-même.

Est-elle réservée, comme on le dit parfois, aux seules collectivités; Dieu seul en est satisfait puisque les créatures ont successivement disparu pour lui léguer l'entité qui formait son idéal; il est du reste peu de spiritualistes qui défendent cette thèse, mais celle qui promet la béatitude individuelle n'est pas beaucoup plus aisément explicable. Ou l'individu va se perdre au sein de l'absolu comme une goutte d'eau dans la mer, et le prix de ses efforts douloureux à travers tant de siècles de siècles, n'est qu'une absorption qui l'annule entièrement. Ou, semblable à la courbe qui court le long de son asymptote, il approche indéfiniment de son créateur sans jamais l'atteindre; cette soif d'éternité qui lui aura valu tant de maux et d'efforts ne doit jamais être assouvie; elle est elle-même un éternel supplice de Tantale.

Beaucoup de spiritualistes pensent échapper à cette difficulté en affirmant que l'âme au sein de Dieu conserve sa personnalité; mais c'est une simple pétition de principe. L'individualité qui n'existe que par limitation est, par nature, incapable de l'infini;

elle n'a donc de lui qu'une vue partielle, bornée, incomplète. Et si tel est son sort véritable comme plusieurs le veulent, pourquoi telle créature jouira-t-elle de plus de béatitude que telle autre, car si elles avaient toutes la même limite, ignorée ou non, le but même de la création serait plus manqué encore.

— Les évolutionnistes échappent en partie à ces difficultés en attribuant ce pouvoir d'évoluer à une matière éternelle, leur seule divinité réelle. Par l'imperfection même, presque absolue, sinon complètement absolue, de ce principe, le mal est le premier effet du moindre effort et ne peut se corriger que par la souffrance. Mais si tel est le fonctionnement universel, comment comprendre que l'univers s'organise suivant des lois ordonnées?

L'évolution même suppose une voie tracée, un plan, une idée première, une fin, et comment cette fin, ce plan, cette idée, peuvent-ils prendre naissance au sein du non-être? Comment l'imperfection essentielle peut-elle concevoir la perfection complète et ne la point réaliser?

Une seule réponse est possible ici, celle que faisait la doctrine précédente, à savoir que le monde est, en fait, une illusion irréalisable, une immense utopie divine qu'il faut se hâter de détruire pour rentrer au repos primitif.

— En fait, aucune de ces conceptions ne nous fait comprendre pourquoi a été troublé ce repos du néant; pourquoi nous aurions été arrachés à notre insu, malgré nous, à l'immense paix du non-être, jetés dans une suite infinie de pénibles aventures avec le vague espoir d'un bonheur chimérique. Toute cette classe de doctrines nous flatte de superbes promesses, caresse les plus beaux de nos rêves, mais examinées de plus près elles n'apparaissent plus que comme un rêve insaisissable à la raison. Seule, la foi du mysticisme aveuglé par ses désirs y peut trouver satisfaction complète.

— Que vont donc nous dire ceux qui nous affirment que l'univers a pour fin la satisfaction de l'homme seul, à qui tout aboutit, pour qui tout a été créé. Ceux-là se partagent encore en deux écoles: l'une nous donne pour origine la nature et nous fait

évoluer du fond du chaos, à peu près comme les panthéistes cités tout à l'heure; d'autres nous disent créatures de l'esprit suprême.

Nous avons répondu déjà aux premiers pour qui le mal et la mort même ne sont que le résultat temporaire de l'ignorance que le progrès efface, pour qui le grand devoir de l'homme est la science; elle sera son salut suprême vers les plus hautes destinées. Où en sont les limites? Les atteindra-t-il individuellement ou non? Les poursuit-il fatalement ou peut-il s'y refuser? Comment enfin la nature peut-elle le pousser vers une perfection qui ne serait pas en elle? Nous avons soulevé déjà toutes ces objections capitales et montré qu'elles sont incompatibles avec la fin assignée à l'univers.

Ceux qui lui veulent un créateur, père des hommes, affirment qu'ils ont été mis en ce monde pour y apprendre à apprécier, à connaître, à aimer, à servir Dieu, et après cette épreuve d'une ou de plusieurs vies terrestres, recevoir de lui ou leur récompense, par sa contemplation éternelle, ou leur éternel châtiment s'ils lui ont préféré les jouissances égoïstes. La matière est, en effet, pour l'homme une prison détestable, où il n'a été jeté que pour mieux apprendre à s'en affranchir et par sa propre faute. Car ici s'ajoute une doctrine qu'on entrevoit, comme une sorte de superfétation dans les autres théories, mais qui acquiert en celle-ci toute sa valeur; c'est la doctrine de la *Chute :* L'homme n'a plus dans la création la place qui lui avait été assignée à l'origine; il est déchu. Toutes les religions, en tout temps et chez tous les peuples, l'affirment comme une tradition universelle de l'humanité; si les doctrines exposées plus haut ne la rappellent pas, c'est faute de pouvoir l'expliquer suffisamment ou de réussir à lui donner l'importance qu'elle mérite; elle ne ferait, du reste, qu'ajouter à leurs difficultés, à moins qu'elle ne soit considérée comme un simple accident de l'évolution.

Ici au contraire elle devient un facteur essentiel de la théorie. L'homme par sa déchéance, bien qu'elle soit survenue chez le premier de ses ancêtres, et à l'instigation d'une puissance supérieure, est, par nature, un condamné qui doit expier dans la



souffrance la grande faute de l'aïeul, ou mériter, par sa résignation, par un effacement absolu, le pardon de son créateur.

Cependant, dans sa bonté, Dieu lui a suscité un Rédempteur duquel il peut se recommander s'il sait en suivre les divins préceptes, car ce Rédempteur est le fils de Dieu lui-même.

Telle est la religion chrétienne dans ses églises les plus nombreuses.

— La conception d'un Dieu aussi rigoureux est tellement contraire à la raison, aux instincts de l'âme humaine, qu'elle ne se justifie que par une révélation directe de la divinité même, indiscutable par conséquent et devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner. Seulement il faut que la preuve soit faite de ce caractère de révélation, et c'est sur ce point faible que le christianisme est particulièrement attaqué, surtout par la science de l'exégèse.

Maintes explications ont tenté de l'élargir, c'est ce que fait encore de nos jours l'*ésotérisme chrétien*, mais, simple hérésie pour l'église, il retombe pour nous dans l'une des doctrines rappelées plus haut et s'expose aux mêmes objections, aux mêmes difficultés.

Voilà toutes les théories en cours dans le public. D'où vient donc leur insuffisance? Du défaut ordinaire de toute théorie qui veut s'individualiser. Elargissez, en effet, autant que vous le pourrez la réponse à nos questions capitales: d'où vient l'homme? Où va-t-il? Quelle est la fin ds l'univers? et voyez ce qu'il en va résulter.

— L'homme ne vient ni exclusivement de Dieu, ni exclusivement de la nature, mais de l'un et de l'autre à la fois.

— L'univers n'a pour fin spéciale ni Dieu, ni la Nature, ni l'Homme, mais à la fois la Nature et Dieu par l'Homme, et par conséquent aussi l'Homme lui-même.

Et voilà ce que dit la doctrine cosmique.

Dieu et la Nature (prise ici comme principe de la matière), ou si l'on veut, dans le langage auquel le spiritualisme nous a assez accoutumés, l'être et le non-être (ne disons pas le néant), l'esprit et la matière, sont, ainsi que l'ont dit certains anciens,

deux principes également divins, deux pôles opposés et co-éternels de l'être incompréhensible que nous nommons Dieu. La conjonction perpétuelle de ces deux pôles est la vie même de cet être divin; elle lui est essentielle et se manifeste par l'univers. Mais l'expression finale de cette conjoncture infinie c'est l'homme, terme médian de ces deux pôles, l'homme *humain* et *divin*. En lui ils doivent accomplir leur harmonie complète. Cette union harmonique ne se fait cependant en l'homme que progressivement et indéfiniment, puisque les deux pôles qu'il exprime ainsi sont également infinis. Mais dès qu'elle a commencé, si peu que ce soit, le bonheur, la béatitude commence avec elle et ne font que s'accroître. Il n'y a donc là, d'aucun côté, désir inassouvi, ou trompé.

L'amour de la nature pour Dieu n'est ni moindre ni moins actif que celui de Dieu pour la nature; si leurs fonctions sont différentes, elles ne sont inférieures d'aucun côté; l'une complète l'autre et elles s'unissent en l'harmonie finale, inépuisable, éternellement progressive.

L'homme Dieu en qui elle se réalise a la terre pour séjour; il est donc destiné à y vivre éternellement, mais ce n'est pour lui qu'un séjour qui n'exclue nullement la perception et la connaissance de l'univers entier. Telle est du moins la nature véritable, telle est la destination réelle de l'homme, et nous ne disons pas de l'homme pris comme entité, mais bien de l'homme indivi duel qui, par une société hiérarchisée en harmonie comme le reste de l'univers doit réaliser dans l'humanité normale, l'expression vraie de la divinité polarisée.

Vous voyez quelles objections tombent déjà devant cette conception.

Outre la satisfaction perpétuelle et constante des trois Puissances principales, nous comprenons que l'Esprit et la Nature s'arrachent mutuellement au repos de l'inconscient puisque leur conscience est sans cesse et complètement manifestée.

L'homme individuel, tout en évoluant, a toujours la plénitude de la vie parce qu'il réalise pour lui-même en même temps que pour l'Absolu tout ce qu'il peut réaliser, non dans l'imperfection



mais dans l'harmonie. Dès qu'il *est*, il est divin, il a en lui tous les éléments de la perfection; loin de les abandonner ou d'en souffrir, il n'a qu'à les développer et ce développement même lui ménage une éternité de bonheur. La question si difficile de la fusion de l'homme en Dieu disparait puisque Dieu même se réalise en lui.

L'avenir de l'homme est tout différent de celui qu'on lui offrait tout à l'heure; ce n'est plus ni le retour au Néant, ni l'insaisisable spiritualité au rôle indéfinissable, ni l'abandon d'une partie quelconque de son être, sous prétexte qu'il est impur et indigne de sa grandeur future. C'est au contraire la plénitude de la vie, de la vie active, de la vie complète, de la vie vraie, bonne et belle, de la Vie où l'Univers entier palpite d'un pôle à l'autre de l'Absolu; de la Vie Divine pour tout dire en un mot.

Mais, va-t-on dire, quelle utopie folle est ceci; quel tableau allez-vous offrir là, comme un leurre cruel à la pauvre humanité qui se débat si douloureusement dans l'erreur, la souffrance et la guerre, pour aboutir à la mort!

C'est, répond le Cosmique, que l'Homme, que l'Univers même ne sont pas achevés; il s'y trouve encore un principe, celui du mal, qui doit être détruit pour que l'harmonie commence, pour que l'homme occupe sa place véritable dans l'univers et en réalise la vie réelle.

Il l'a d'abord reçue cette place centrale, divine, il en garde le souvenir, et s'il l'a perdue c'est qu'il a été temporairement vaincu par le principe du mal qu'il est précisément destiné à faire disparaitre. La mort qu'il subit n'est que l'un des triomphes partiels de ce grand hostile dont la défaite approche cependant.

Autrement dit, l'univers en est encore à cette phase des époques tumultueuses où le chaos s'organise, analogue à celle des désordres géologiques que notre planète a traversée avant d'arriver à l'harmonie de ses formes actuelles.

Mais enfin, dira-t-on, comment justifiez-vous encore ce principe du mal? Le dire d'un mot est impossible; tout ce que l'on peut exprimer dans cette première introduction est que le principe du mal est dans l'opposition même du non-être à l'être, de



la *matière* à l'esprit, dans leur divinité co-éternelle, dans la vie universelle de l'absolu. Il faut que le non-être reste absolument libre jusqu'à se refuser à l'être même, et, tant que cette liberté n'aura pas été entièrement satisfaite, elle se traduit par le mal; mais elle s'évanouit forcément et par son essence devant l'harmonie, même naissante. C'est pourquoi l'homme est appelé à la faire disparaître.

Comment y a-t-il succombé jusqu'ici de façon à déchoir? Comment peut-il en triompher plus tard? C'est là précisément ce que la doctrine cosmique doit développer d'abord en détail; ce sera l'objet de bien des causeries suivantes.

Vous y verrez que l'occultisme est précisément l'instrument de cette restitution future de Dieu en l'homme; il vous sera expliqué pourquoi l'occultisme est maintenant pour nous l'opération dans l'invisible, quelle est son œuvre véritable, quelles puissances il fournit, à qui et pour quelles opérations. Et dans ces explications vous retrouverez la justification et la restitution sous leur vrai jour de toutes les traditions et religions qui se sont succédé dans l'univers.

Mais il y faut d'assez longs développements jusqu'à la fin desquels vous êtes priés de suspendre votre jugement.

Ils commenceront par une explication succinte de la création qui fera l'objet de la conférence prochaine.

DEUXIÈME PARTIE

—

LES TEXTES COMMENTÉS

La doctrine cosmique, tradition savante qui s'adresse à l'intelligence autant qu'aux sentiments psychiques, ne prétend pas s'imposer comme une révélation pleine de mystères et d'assertions dogmatiques. Notre Revue va s'efforcer, au contraire, d'en faire un exposé méthodique et gradué; c'est l'objet de sa première partie.

Mais, comme les développements, même élémentaires, en seront nécessairement assez longs et parfois assez abstraits, nous avons pensé qu'un exposé parallèle des conséquences pratiques de cette doctrine en faciliterait l'intelligence, en la faisant apprécier plus tôt et plus aisément.

C'est pour cela qu'en cette seconde partie de notre Revue nous allons emprunter d'abord aux textes inédits qui nous ont été confiés, non plus ce qu'impose l'ordre logique de leur exposition, mais ce qu'ils ont de plus immédiatement pratique et de plus simple à saisir.

Il manquera donc pendant quelque temps à ces extraits plus d'un principe préliminaire que les conférences n'auront pu encore démontrer; pour suppléer à cet inconvénient, un commentaire perpétuel accompagnera le texte. Les explications qui y seront données n'auront, toutefois, qu'un caractère provisoire; elles ne seront développées ou confirmées que par la suite de nos conférences. Le lecteur voudra bien s'en souvenir en les lisant.



NOTES DU MAGE KELAOUCHI SUR LA PRÉSERVATION DE L'ÉTAT NERVO-PHYSIQUE ET SUR L'ÉDUCATION (1)

(*Extrait du chapitre XXXI du* DRAME COSMIQUE)

Après avoir démontré pratiquement la valeur du degré de la mentalité (2) non seulement pendant l'existence de l'homme, dans laquelle tous les états sont unis, mais encore après la sépa-

(1) Le Mage est l'initié attaché à un collège qui a pour fonction sociale d'entretenir, de perfectionner la science sacrée et de seconder par sa sagesse le chef de l'Etat ; l'éducation des initiés en général et particulièrement celle des princes qui, dans la société normale, sont des initiés, constitue l'une des fonctions sociales de ce collège. Là chacun des adeptes a sa spécialité.

Le Mage Kelaouchi appartient au collège sacré d'Egypte ; il se consacre spécialement à la physiologie et la médecine. Il écrit au temps où cette contrée est régie par *Nimrod*, après que la terre a été distribuée pour la première fois en quatre grands empires, entre les premiers grands gouverneurs des peuples. Cette histoire sera donnée plus tard en détail, elle remonte à des milliers d'année avant notre ère.

(2) *La Mentalité*. — Ce terme et quelques-uns de ceux qui vont suivre exige la connaissance de la constitution humaine d'après la doctrine cosmique.

« L'état physique de l'homme, y est-il dit, possède quatre degrés qui sont :

— « Le *Corps physique ;*

— Le *Corps nerveux ;*

— L'*Ame* (siège des passions) :

— Et la *Mentalité* (siège de l'intelligence et de la raison). »

A ces quatre parties principales, il s'en ajoute trois autres intermédiaires qui participent de celles qu'elles séparent, savoir :

— L'élément *physico-nerveux* entre le physique et le nerveux ;

— Le *nervo-psychique* entre le corps nerveux et l'âme (ou élément psychique) ;

Le *psycho-mental* entre le psychique et le mental.

Chaque partie a en soi quatre degrés de densité.



ration (1), je note ici certains moyens de le sustenter pendant qu'on est dans le corps et de le conserver comme enveloppement de l'état de corps nerveux après la séparation.

La valeur de la mentalité pendant l'union de tous les états est évidente pour tout le monde. Sa valeur après la séparation consiste en ce qu'elle est l'intermédiaire direct et naturel entre le degré psychique de l'état nervo-physique et le plus dense degré extérieur de l'état nerveux. Donc celui qui sait préserver cette mentalité et qui possède la connaissance et la puissance nécessaires, peut évoquer ceux dont l'être a été séparé. Dans l'union de la volonté de l'évocateur et de l'évoqué, il est possible de ressusciter le mort apparent.

J'ai prouvé pratiquement la vérité de cette résurrection du corps et je regarde cette connaissance ainsi que le pouvoir de réalisation comme la perfection de l'art et de la science occultes relativement à la formation (2). Néanmoins le vieil adage est bien vrai : « Il vaut mieux prévenir que guérir ». Prévenir ou du moins différer aussi longtemps que possible la séparation vaut mieux que ressusciter (sauf pour ceux qui étant *ré-unis*, sont, à moins de violence et d'accident, immortels à cause des forces que le restaurateur a infusées dans leur être pour former avec les leurs une espèce de dualité).

(1) *L'union de tous les états.* — *La séparation.* — Pendant la vie, ces sept éléments sont intimement unis de façon à s'envelopper l'un l'autre dans l'ordre de leur subtilité, la mentalité étant au centre. A la mort, le corps physique, le physico-nerveux et les portions les plus extérieures du nerveux sont toujours séparés des autres, pour des destinations diverses. En outre, pour que les trois autres éléments ne soient pas également séparés et disséminés par désintégration, il faut que l'homme ait, de son vivant, suffisamment développé son individualité psychique et surtout mentale. C'est celle-ci qui, donnant à l'unité de l'être une force suffisante, en assure l'éternité et, par elle, retient l'assemblage des parties constituantes.

La séparation indiquée ici est donc celle qui se produit à la mort.

(2) L'art et la science occultes comprennent différentes parties, les unes réceptives, les autres actives. La *formation*, qui est au nombre de ces dernières, consiste à réaliser une volonté, une idée, en l'incorporant dans une matière étrangère à l'informateur. Une œuvre d'art, par exemple, est une *formation* ; il en est de même de la résurrection d'un mort par un initié, dont il est ici question.



— D'ailleurs la préservation des degrés d'être après la désunion appartient à une très petite minorité. La conservation d'une mentalité saine dans un corps sain est donc le premier devoir de tous les hommes et, pour l'obtenir, ce qu'il faut considérer avant tout pour le bien de tout individu venant au monde, c'est l'éducation.

L'éducation est le développement de l'être individuel. Développer n'est pas greffer ou ajouter, mais amener au perfectionnement toutes les capacités et toutes les aptitudes. Il faut que l'enfant puisse suivre sa vocation, pour sa plus grande satisfaction et pour le profit des autres et qu'il accomplisse ce qui est en affinité avec sa propre nature, son désir et sa volonté. Il est vrai que l'être ainsi éduqué pourra avoir des occupations secondaires de moindre intérêt ; mais le travail pour lequel il aura le plus d'affinité et que, par éducation, il est capable de mener à bien sera la force motrice et le ressort de sa vie, le foyer du *Moi*, dont la sustentation lui apportera la chaleur et le bien-être.

On doit enseigner à chaque enfant la grande valeur de son *Moi*, afin qu'il puisse avoir la force de remplir son rôle utilement dans la vie. S'il n'y a pas de répétition dans la nature, même parmi les êtres stationnaires, combien moins encore dans les non-stationnaires (1), et quelle variété dans les individus ! Chacun joue un rôle principal dans le drame de sa vie ; mais il y a autour de lui d'autres individus qui tiennent les rôles qu'il ne peut jouer lui-même et à son tour il remplit des rôles secondaires dans la vie des autres. En vertu de cette harmonieuse mutualité toute personne est cosmique et non isolée, chacun étend de son centre des ramifications vers les centres des autres qui de leur côté étendent les leurs vers lui. Remplir le rôle de sa propre vie dont on est le principal acteur et jouer les rôles secondaires dans la vie des autres au mieux possible de ses capacités, tel est le devoir de chacun ; c'est la vraie solidarité.

(1) L'expression d'êtres stationnaires désigne ici ceux qui, par nature, sont fixés au sol, le règne végétal, par opposition à ceux capables de mouvements spontanés. On verra plus tard l'origine de cette distinction.



L'enfant doit comprendre qu'il n'a à attendre aucune chose que de ses propres efforts : cela seul lui évitera bien des désappointements et des douleurs. L'éducation malsaine et délétère qui porte l'homme à croire que quelque événement surnaturel, imprévu et mystérieux viendra à son aide dans les temps de nécessité, le met à la merci de tous les hasards et de toutes les circonstances et lui enlève sa force et sa dignité. Celui qui comprend une fois pour toutes que pour arriver à son but, il ne doit compter que sur lui-même, fera tout son possible pour préparer son succès dans la bataille de la vie. Cette noble confiance en soi ne l'empêchera pas de recevoir de bon cœur tout ce qui pourra lui échoir et améliorer son sort ; tout en acceptant le bien qui peut lui venir des hommes de bonne volonté, il a conscience que dans sa force et sa condition, il peut non seulement se tenir debout sur ses propres pieds, mais encore donner la main à ceux de ses semblables qui sont dans le besoin.

L'entourage d'un enfant doit être tel qu'il puisse ouvrir son intelligence à l'idéal, à la joie que lui procurera la contemplation du beau et du bien. Il doit avoir surtout le culte et la vénération de l'Intelligence qui est immortelle et comprendre la valeur de la connaissance qui seule peut amener l'émancipation de l'humanité : « A celui qui a la connaissance appartient la Victoire ».

De semblables dispositions mèneront loin dans le perfectionnement et la préservation de la santé et de la vigueur mentale, psychique, nerveuse et physique.

Pour mettre en pratique cette éducation universelle, il faut comprendre que l'auteur de tout-être humain est responsable de son bien-être, en ce qui concerne à la fois l'hérédité et le milieu. Par conséquent, il est de son devoir de pourvoir l'enfant de tout ce qui peut contribuer au développement de ses degrés d'être mental, psychique, nerveux et physique.

L'état aussi est responsable du bien-être de tout enfant né dans sa juridiction ; aussi quand les parents n'ont ni la connaissance, ni les moyens, ni la volonté de fournir à leur enfant ce qui est nécessaire à son développement, c'est à l'état que ce devoir incombe parce qu'il est de droit le père du peuple.



Tout enfant doit comprendre qu'il est le temple du Pathotisme divin, spirituel, intellectuel et vital (1) et que le seul hommage digne d'être offert à la divine Origine est le perfectionnement de sa formation. Il doit comprendre que ces capacités, si humbles qu'elles soient, suffisent au rôle qu'il a à remplir dans la vie, et qu'en greffant ou en laissant greffer en lui des conceptions antinaturelles, il défigure la perfection du *Moi* et s'affaiblit. En assujettissant son individualité, en l'annihilant, il viole la loi de charité dont la partie la plus élevée est la Justice, il trouble l'Ordre et l'équilibre. Celui qui développe ses propres capacités, ses aptitudes ajoute aux capacités, aux aptitudes de l'homme collectif qui est en rapport avec l'intelligence universelle (2).

Celui qui défigure son individualité en greffant sur elle une personnalité extérieure ou une conception contraire à sa nature amoindrit les rapports de l'homme avec cette intelligence et les pouvoirs de réception. L'homme, même le plus humble, qui se développe par ses propres efforts du mieux qu'il peut et qui préserve son *Moi*, ajoute au bien collectif. Au contraire, l'homme, même le plus considérable, qui ne prospère qu'en dérobant à son prochain sa force pathotique, spirituelle, intellectuelle ou vitale est un imposteur et un parasite ; un obstacle vivant au bien-être général.

Celui qui, par ignorance, cupidité, superstition, peur ou respect humain, sacrifie ses forces mentale, psychique, nerveuse

(1) *Le Pathotisme* (mot dérivé du grec Pathos, émotion) exprime, dans la terminologie cosmique, la force suprême d'où dérivent les autres : spirituelle, intellectuelle et vitale. Elle est l'expression la plus élevée de la puissance réalisatrice, à la fois positive et négative, attraction et expansion, affinité, amour, maîtresse de tout l'univers.

(2) Il n'est pas inutile d'insister sur l'étendue du sens que le Cosmique attribue au mot *Charité*. Elle ne comprend pas seulement la compassion pour autrui, l'amour du prochain en détresse, elle embrasse aussi le respect le plus absolu de la personnalité d'autrui. Plus encore, elle trouve son application en la personnalité individuelle elle-même parce que, ainsi qu'on le verra, les éléments supérieurs ont pour fonction et pour *devoir* non seulement d'unir, mais d'élever aussi les inférieurs envers lesquels ils sont tenus à toutes les obligations de la charité.



ou physique au service d'un être autre que l'homme, dégrade non seulement son propre être, mais aussi son Formateur de qui il a reçu l'Amour, la Vie, la Lumière, et dont il est le temple vivant.

L'instruction forcée est incompatible avec l'éducation. Si l'on forçait un enfant à respirer des gaz d'où serait exclu l'oxygène, si on liait ses membres de façon à empêcher la circulation ou le mouvement, ces actions seraient considérées comme criminelles au plus haut degré. Cependant on ne prête aucune attention, on sourit, ou même on approuve lorsque la mentalité ou la sensibilité de millions d'êtres humains est exposée au gaz intellectuel et social, préparé par la routine d'une instruction forcée ou la tyrannie des croyances des coutumes et des conventions, au lieu de recevoir l'air naturel, essentiel au développement du *Moi*.

Par l'instruction forcée, les degrés d'être mental, psychique, nerveux et physique sont continuellement surexcités, narcotisés, comatisés par le simple fait de vivre dans une atmosphère comprimée et saturée de préjugés consacrés par la coutume.

Voici comment on doit parler à l'enfant : « Vous êtes d'origine divine, que vous soyez de *Brab Elohim* ou de *Brah Aoual* (1). « Vous êtes homme et par conséquent le chef-d'œuvre et le lien « dans la chaine de l'Être cosmique. Vous êtes responsable de « votre *Moi*, c'est-à-dire de son perfectionnement continuel et de « la conservation de son intégrité ; vous devez acquérir la con« naissance, qui peut vous faire recouvrer ce que vous avez

(1) D'après la doctrine cosmique, les hommes qui peuplent actuellement la terre sont de quatre origines différentes ; deux de ces origines sont indiquées ici : elles sont également divines, mais de nature différente. Les hommes de *Brab Elohim* sont *involutifs*, c'est-à-dire plus spirituels et comme nés de la force pathotique (voir la note 1, page 24). Ceux de *Brah Aoual* sont, au contraire, *évolutifs*, élevés progressivement du fonds de la nature, comme engendrés par la force vitale.

Brah Elohim et Brah Aoual sont deux *formateurs* d'ordre divin, de qui descend notamment le genre humain, ainsi qu'il sera expliqué quand il sera traité plus en détail de la Création et de la Cosmogonie.



« perdu (1). Vous êtes formé pour le perfectionnement individuel et vous avez droit à tout ce qui est susceptible de favoriser votre évolution. Vous êtes formé pour acquérir la plénitude de la vie sur la terre qui est l'héritage et le séjour naturel de l'homme. Si vous perdez l'enveloppe extérieure actuelle, l'état nervo-physique, ou quelqu'un de ces degrés, vous cessez d'être homme. La perte d'un état ou degré *occasionnée par l'Hostile* est le pire de tous les maux parce qu'une telle perte est une injure au Dieu formateur.

« Quant à la perte provenant de tout autre cause, subie dans l'accomplissement d'un devoir, dans le but de pathotiser, spiritualiser, etc...., la matière, l'homme n'en est pas affecté. On sait, en effet, que le culte de l'intelligence, l'effort pour se perfectionner en vue d'être en rapport de plus en plus parfait avec l'intelligence universelle, n'entrainent aucune transformation préjudiciable. En développant ces propres degrés d'être matériels on fait évoluer et soi-même et son entourage; en transformant la matérialité, en la façonnant graduellement et méthodiquement de façon à la rendre propre aux formations, on n'éprouve ni peine, ni souffrance, ni perte constitutionnelles.

« Si la transformation est accompagnée de souffrance et de pertes c'est parce que l'homme a abdiqué une partie de lui-même en faveur de l'Hostile. Votre premier devoir, celui qui a la préséance sur tous les autres, est de garder votre corps,

(1) *Recouvrer ce que vous avez perdu.....* — La même théorie cosmogonique expliquera par suite de quelles circonstances l'homme primitif a été dépouillé par un *Hostile*, d'ordre divin, d'une grande partie de ses éléments constitutifs. A ceux énumérés plus haut (note 2, page 22), il faut en effet ajouter, d'une part, le corps glorieux, enveloppe la plus extérieure et la plus sûre de sa forme; d'autre part une série de quatre organes supérieurs d'ordre spirituel qui faisaient de lui un être céleste. Ces organes supérieurs sont conservés par ses premiers aïeux qui, relégués hors de la terre sont, à l'inverse, privés des possibilités de réalisation propres à l'homme. Celui-ci est appelé à rassembler ces deux tronçons de l'humanité normale, par une série de victoires sur l'Hostile. L'homme terrestre doit travailler tout spécialement à recouvrer ce qu'il a perdu.

« parce qu'à son abri rien ne peut vous faire de mal dans aucun « état ou degré d'état (1).

« Vous avez droit à l'immortalité sur la terre. Lorsque l'in- « telligence localisée en l'homme sera suffisamment développée « ou *redéveloppée*, pour être en plein rapport avec l'intelligence « universelle (2), il trouvera le moyen de préserver l'état nervo- « physique à perpétuité et de recouvrer l'état physique (le sep- « tième état) (3) dont il a été dépouillé.

« C'est par le développement et la préservation du Moi, avec « celui des pouvoirs et de la connaissance compatibles avec vos « capacités; c'est par le développement de votre mentalité; « c'est par le sain usage de votre propre raison; c'est par le per- « fectionnement de votre état psychique; c'est par l'encourage- « ment que vous donnerez à tous les nobles sentiments; c'est « par le continuel désir, par la volonté ferme de les mettre à « exécution; c'est encore par la garde du degré d'état nerveux « contre les excès d'irritabilité et de sensibilité; c'est enfin par « le choix raisonné de votre milieu que vous aiderez l'homme « individuel et l'homme collectif à reconquérir son état primitif « et légitime.

« Protégez de votre mieux votre corps; évitez bien toute « souffrance, tout malaise, par une nourriture et un vêtement « convenables, par le repos, l'exercice et les plaisirs naturels; « vous prolongerez votre vie tout en contribuant au bonheur de « votre entourage.

« Au contraire, annihilez votre mentalité en lui substituant « celle d'autrui, prosternez-vous devant les croyances, les cultes

(1) Il est important de bien noter la nécessité de conservation du corps physique enseignée par le Cosmique; ce n'est nullement comme instrument de jouissance individuelle, mais comme organe nécessaire à l'action propre de l'Homme (synthèse de l'Esprit et de la matière) et comme abri inexpugnable contre l'Hostile.

(2) L'*Intelligence* nommée ici est l'un des Organes supérieurs perdus (voir note 1, page 25). Les hommes de *Brab-Aouai* la développent; ceux de *Brab-Elobim* la *re*développent (voir note 1, page 24).

(3) C'est-à-dire le corps glorieux (voir note 1, page 25).

« admis ou les préjugés, bannissez votre raison, emprisonnez « votre spiritualité par l'adoration d'êtres individuels autres que « l'homme et d'un caractère plus que douteux, d'êtres qui « échappent à votre conception naturelle et normale ; surexcitez « ou atrophiez votre degré nerveux ; plongez-vous dans le dé- « lire de faux cultes ; pervertissez votre sexualité, épuisez votre « état nervo-physique dans le vain espoir de satisfaire des désirs « et des appétits contraires à la nature, et vous vous préparerez « une existence aussi courte que misérable sur la terre ; vous « vous rendrez incapable de résister aux influences néfastes qui « amèneront, à la mort, votre désintégration.

« Cultivez donc votre mentalité en développant votre raison, « votre volonté et vos capacités de savoir tout ce que vous « pouvez concevoir, sans vous régler sur la conception d'au- « trui.

« Gardez votre degré psychique pour la sélection de votre en- « tourage immédiat qui doit être raffiné, sympathique, sincère « et vrai, afin que vos facultés conceptives trouvent leurs « meilleures conditions de développement.

« Servez-vous surtout de votre intelligence pour préserver « votre degré nervo-physique qui est digne de tout honneur et « de toute considération : Sa construction est si merveilleuse « que ceux qui l'étudient et se rendent compte de l'étendue de « ses capacités, témoignent tous que le corps est fait pour l'im- « mortalité.

« Méfiez-vous de ceux qui vous enseignent à dédaigner ou à « mépriser le corps et la terre, en vous souvenant que l'homme « est le chef-d'œuvre de *Brab Elobim* et l'être de prédilection de « *Brab Aoual* (1). Si vous êtes dépouillé, vous cesserez d'être « *Homme*.

« A l'égard de la terre, votre domicile et votre héritage, l'état « actuel de l'homme l'empêche de réaliser les capacités mer- « veilleuses qu'elle recèle et qui doivent en faire un séjour de

(1) C'est-à-dire qu'il provient aussi bien du principe passif que du principe actif du créateur (voir note 1, page 24).

« délices. Les faux cultes, les croyances erronées, les préjugés « mettent presque tous les hommes dans une position semblable « à celle d'une personne qui gémit dans la misère tout près « d'un trésor immense où elle pourrait puiser librement. C'est « le devoir de tout homme de se servir de son intelligence et de « sa neutralité pour faire évoluer la terre : « *Les cieux sont au* « *Seigneur, la terre, il l'a donnée aux enfants des hommes.* »

« Ceux donc qui enseignent à l'homme à négliger ou à dé- « daigner ce qui est dans la sphère de ses perceptions, en faveur « de ce qui est au delà de cette sphère, sont ses pires ennemis. « Sciemment ou non, ils sont sous l'influence de ceux qui « cherchent à dérober à l'homme son corps et la terre, de même « que, dans le passé lointain, ils lui ont dérobé le paradis et le « véritable état physique qui complétait son être. »

LA SÉRÉNITÉ

Le devoir et le bonheur de tout être individuel consistent à développer ses propres capacités, tout en occupant dignement le poste qui lui est confié (1). La tentation ambitieuse d'occuper le poste d'un autre ne produit qu'inquiétude et désappointement ; c'est un désir plus funeste encore que vain. Chaque être individuel est fait pour un office particulier et il le remplit avec plus ou moins de succès, selon qu'il se conforme à ses capacités propres.

Un champignon insignifiant peut être cultivé et atteindre une assez grande perfection pour devenir un mets sain et délicieux, mais aucune culture n'en peut faire un dattier. Le cerveau d'un serpent ne ressemble pas plus à celui d'un kangouroo que celui

(1) On verra que, d'après la doctrine cosmique, l'homme individuel vient sur terre non pour son salut personnel (bien qu'il doive être également satisfait par une vie sage), mais comme un facteur du perfectionnement universel, comme un soldat dans l'armée du bien cosmique, où il a son grade désigné par la naissance.

du kangouroo ne ressemble au cerveau de l'éléphant ou du chien; de même les facultés d'un homme médiocre ne peuvent atteindre celles de l'homme intelligent ou du Mage.

La nature n'offre pas d'égalités; elle n'a pas de lois pour changer les circonvolutions cérébrales d'où dépend la manifestation de l'intelligence. En supposant même que le cerveau du marsupiau pût s'élever jusqu'à la perfection de l'éléphant ou du chien, ou le crâne de l'homme médiocre faire fonction de celui du Mage, leur sang ne pourrait sustenter suffisamment ces organes déplacés. La différence des compositions du sang dans le marsupiau, dans le mammifère ou dans l'homme est, en effet, bien connue; on ne sait pas celle qui existe entre le sang de l'homme médiocre et celui de l'homme supérieur parce que l'éthéréalité de ce dernier échappe aux sens ordinaires, mais cette différence n'en est pas moins réelle.

Celui donc qui se montre paré des conceptions de la sagesse ou de la connaissance d'un autre est comme l'âne revêtu de la peau du lion, dès qu'il ouvre la bouche, les sages le reconnaissent. Au contraire, l'individu humble, qui sait évoluer dans sa condition modeste, est comme la violette des bois qui fleurit dans la mousse, au bord du ruisseau murmurant ; partout où elle se répand, son parfum décèle la fertilité, mais ceux qui veulent la trouver doivent s'abaisser pour la chercher.

Un énorme serpent, gonflé d'orgueil, dressait au-dessus des flots sa tête prétentieuse qui voulait atteindre aux nuages tandis que sa queue trainait dans la mer. « Je suis, criait-il, le roi de la terre entière! » Un crabe, en passant, happa la queue du monstre, dont le corps aussitôt s'effondra dans les eaux. Et les requins de s'écrier : « Voilà le roi tombé, belle aubaine pour nous qui aspirons à la royauté, » et ils se jetèrent sur le grand serpent pour le dévorer.

Voilà l'image de celui qui s'arroge l'autorité sur ses semblables; les crabes guettent sans cesse l'occasion de le mordre et les requins celle de le dévorer.

Bienheureux, du reste, celui qui n'a pas à gouverner ou à diriger autrui, car pour celui à qui pareille charge incombe, il



n'y a plus de repos où il puisse se perfectionner lui-même ; il faut qu'il se dépense pour son peuple.

La possession de la sagesse est pleine de satisfaction, mais il faut acheter ses joies par les douleurs qui se rencontrent sur le chemin de la sagesse.

Développez-vous donc sans contraindre votre mentalité ; la mentalité forcée est comme le fruit hâtif et poussé en serre ; elle manque de tout ; elle n'existe que de nom et en apparence.

∴

La préservation et le perfectionnement des organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du tact sont de première importance dans l'éducation ; ils nous mettent dans le rapport le plus immédiat et le plus sensible avec notre entourage ; ils nous procurent aussi quantité de plaisirs sains et naturels : des beautés de forme et de couleur, qui charment les organes visuels évolués, n'existent pas pour les autres. L'oreille développée perçoit des mélodies, des nuances, des harmonies que l'oreille négligée ne connaîtra jamais. Le goût, l'odorat cultivés par l'éducation jouissent de mille parfums dont la suavité leur échapperait s'ils restaient incultes.

Cependant, le plus précieux, peut-être, de tous les sens, celui qui, aussi, évolue le premier, c'est *le tact*. Il est certainement le plus sensible, le plus délicat de tous. Nous pouvons supporter l'audition, la vue, l'odeur même de choses que nous aurions la plus grande répugnance à toucher. Aussi ce sens exquis est-il notre plus grande sauvegarde quand il est bien cultivé, mais comme les autres, nous le laissons pervertir par les mauvaises habitudes.

Un enfant ne doit jamais être contraint de toucher ce qui lui répugne, car ce qui répugne au tact est toujours nuisible, directement ou non. Il nous plaît de toucher un objet animé ou inanimé si nous l'aimons (autant qu'il existe des objets vraiment



inanimés) ; les sens de l'ouïe, de la vue nous trompent souvent, mais le tact raffiné ne nous égare jamais. Il est, avec la sensitivité, le sens non seulement le plus puissant et le plus sûr, mais aussi le plus éminemment protecteur. Il est le seul qui, jusqu'à un certain point, soit capable de nous relier au véritable état physique dont nous avons été dépouillés de même que la Mentalité peut relier l'état nerveux avec le nervo-physique après que l'homme a subi la transition (1).

(1) Voir, au début de cet article, les notes : 2, page 22, 1, page 26, et 1, age 21.

TROISIÈME PARTIE : LITTÉRAIRE (1)

—

LES VISIONS D'AMEN

—

PREMIÈRE VISION : NOS ANCÊTRES

Le vingt-septième jour du mois A B (2), moi, Amen Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra (3), je me reposais à l'ombre d'un arbre séculaire dans mon beau jardin qui s'étale sur le versant septentrional du petit Atlas ; j'écoutais le cri-cri du grillon qui se frotte les élytres ; — cette habitude du grillon de se gratter continuellement n'a pas la même source que celle de mes amis les Marabouts, qui, ne se lavant jamais, sont rongés de vermine ; non, cette habitude, il la doit à son tempérament joyeux ; « honneur à lui », il l'a prise dans le passé lointain, alors que la nature étant encore sans voix, il voulait cependant l'égayer. — J'écoutais donc le joli chant du grillon ; je contemplais les cigognes aux larges ailes qui, de leur vol lourd, traversant le ciel sans nuages, venaient se reposer sur les ruines du minaret

---

(1) Nous commençons ici la publication d'une série de contes ou de récits originaux, à forme orientale, où les théories cosmiques vont trouver leurs applications dans la vie commune et une apologie de lecture facile.

(Note des Éditeurs).

(2) Le mois A B est celui qui correspond au signe zodiacal de la Vierge. Ceux qui se marient durant ce mois ne doivent pas manquer de porter nuit et jour la Jaspe pour contrebalancer l'influence de ce signe qui s'oppose au bonheur du foyer et contribue à éloigner l'Actif de la Passive et la Passive de l'Actif.

(3) C'est-à-dire, fils de la Terre, fils des Eaux, fils du Soleil.

(Note des Éditeurs).

voisin, où depuis longues années elles ont bâti leur nid. Aux effluves de musc et d'essence de roses qu'exhalait mon vêtement de fine toile blanche de lin, je mêlais le parfum délicat du tabac de Menidgé, tandis que ma cigarette lançait dans les airs ses spirales déliées et gracieuses. Ma rêverie se berçait tantôt au son monotone et cadencé du Tam-Tam qui m'arrivait du prochain village arabe, accroché au flanc de la montagne, tantôt aux doux accents du fifre de roseau d'un jeune pâtre errant dans la campagne, tantôt aux you-yous aigus des jeunes mauresques en gaieté.

Je songeais avec délices, et non sans un légitime orgueil, à la longue lignée de mes illustres ancêtres, à la place honorable que j'occupe dans le monde, à ma réputation bien établie d'homme juste, bon, pieux et savant. Je me représentais les signes de respect que mes serviteurs me prodiguent et l'estime que me témoignent mes pairs quand ils recherchent mon amitié ou mon appui. Je pensais aux manières si parfaites de ma famille, à ses mœurs paisibles et si agréables.

Et, tout en songeant ainsi, la chaleur aidant, je me sentais envahir par une douce somnolence... M'étant donc désaltéré à l'eau mélangée de miel et parfumée au jus de mandarine, que je tenais à ma portée, au frais, dans un vase de terre poreuse, je m'enveloppai dans l'ample capuchon de mon burnous, je m'allongeai sur le doux gazon de flouve qui ne souffre pas de la sécheresse, et je m'abandonnai au sommeil qui s'offrait...

Est-ce une illusion? mais il me sembla que moi, Amen, d'origine ancienne et sacrée, je dormais à la façon de mes ancêtres le plus reculés, les yeux ouverts! Quoiqu'il en soit, je tressaillis tout à coup au contact de quelque chose de froid et de visqueux appliqué contre ma main gauche; cherchant ce que ce pouvait être, je perçus comme une éclaboussure de gelée qui ressemblait à du blanc d'œuf. Tandis que je m'abandonnais à ma surprise, un grillon, bondissant vers moi et me montrant d'une patte cette gelée blanche, me gazouilla: « Sais-tu ce qu'est cela? Si tu l'ignores, demande-le, car les revenants ne parlent jamais les premiers. »



Surpris et intéressé, j'interrogeai : « Eclaboussure admirable, puisque vous êtes venue sur ma main d'une manière si inattendue et mystérieuse, veuillez expliquer à votre serviteur qui vous êtes et ce qui vous amène.

Alors de la gelée sortit une toute petite voix qui me dit : — Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, le premier et le dernier.

— Mais, dis-je, l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin de quoi ? — le premier et le dernier de qui ?

Et la voix répondit : — De vous-même, car je suis l'origine du Cosmos, de l'être organique. Comme beaucoup de grands de la terre, vous vous enorgueillissez de votre origine illustre ; regardez-moi donc ; je suis votre premier ancêtre ; la racine la plus profonde de votre arbre généalogique ! Regardez, émerveillez-vous ! Inclinez-vous !

Alors, comme tout surpris, je gardais le silence, je vis la gelée se mouvoir et la voix continua :

— Quoi ! vous êtes tellement dégénéré, tellement dépravé que vous dédaignez le plus ancien des cultes : le culte des ancêtres !

Et moi, Amen, voyant la gelée trembler, je me sentis frappé de ce qu'il y avait de vrai dans ces paroles et je répondis : — Loin de moi la pensée de répudier ou d'oublier mes ancêtres. En me sentant trembler comme vous, je commence à comprendre pourquoi, depuis les myriades de mondes d'étoiles jusqu'à la gélatine de nos cuisines, depuis l'immensité des nuages et des océans jusqu'à l'esprit des chefs des hommes, depuis la philosophie jusqu'à la science et depuis la science jusqu'à la théologie, toutes choses existantes tremblent et vacillent ! »

Alors la gelée cessa de trembler ; je me levai, je cueillis une fleur parfumée de pamplemousse et, y déposant soigneusement la gelée, je la portai avec précaution au tombeau de mon ancêtre, de mon ancêtre de qui la mémoire est vénérée au loin ; et je l'y déposai respectueusement en disant : « La gelée à la gelée ; tout n'est que gelée ! »

Cependant mon rêve continuait toujours et, tout en me ren-

dant compte que j'étais encore dans mon beau jardin, sous le vieil olivier où s'étaient reposés mes ancêtres qui, maintenant, dorment dans leurs blancs tombeaux, moi, Amen, j'éprouvais une sorte de malaise, ce manque de plénitude du moi qui fait que l'homme n'a pas le sentiment exact de sa propre valeur. Et je recherchais la cause de ce malaise, car je suis accoutumé à méditer sur les causes cachées.

« La cause! la cause! murmurais-je, convaincu, mais c'est cette malheureuse gelée, mon ancêtre! » Et, grâce à la tendance philosophique de mon esprit, je retrouvai peu à peu le juste équilibre de ma dignité, condition nécessaire d'une saine appréciation des choses extérieures, secret de toute satisfaction véritable.

Tout à coup, je sentis encore quelque chose de froid et de mou toucher ma main. Recherchant ce que ce pouvait être, je vis une créature semblable à une feuille de teinte rougeâtre, longue d'à peu près deux pouces, qui venait de se poser délibérément là même où tout à l'heure était la gelée.

Me souvenant du gazouillement du grillon qui m'avait dit : « Les revenants ne parlent jamais les premiers » et surmontant une certaine sensation de dégoût, je demandai doucement :

« O créature unique, d'où venez-vous et pourquoi êtes-vous ici? »

Alors une voix semblable à celle d'un ventriloque et qui paraissait sortir du corps de cette créature, me répondit :

« Comment, vous ne me connaissez pas, ô mon descendant, vous si savant! Je suis l'ancêtre de votre aïeul direct, du vrai vertébré; je suis l'*Amphioxus lanceolatus*, et des sables de la mer, mon habitat, je suis venu, à l'exemple de mon propre ancêtre, la Monère albuminoïde, me réclamer auprès de vous de ma parenté. »

— Mais; balbutiai-je, dans un désir presque irrésistible de repousser cette créature, je ne me sens, en vérité, aucune sympathie pour vous ; je ne vois entre nous aucun lien.

— C'est étrange, c'est fort étrange ! répliqua-t-elle. Preuve nouvelle que la sensation est souvent trompeuse. Mais puisqu'il en est ainsi, vous apprendrez peut-être avec quelque intérêt qu'il



y a trente-cinq ans environ, quand vous étiez à l'époque le moins avancée de la vie embryonnaire, vous étiez vous-même le fac-simile de ce que je suis encore. »

Pendant que cette créature parlait, je l'examinais attentivement, mais à ces derniers mots, l'indignation faillit m'étouffer. « Comment, m'écriai-je, vous prétendez que je vous ressemble ! Mais vous n'avez ni cerveau, ni crâne ; pas même de cœur ; vous n'êtes qu'un *acranien !*

— Précisément, répondit la voix, vous l'avez dit : sans tête, sans cerveau, sans cœur, tel est l'état par où passe chaque être humain, tout comme ses ancêtres. Quelques-uns en sortent, mais la plupart vivent et meurent comme ils sont nés. *Acraniens!* Au reste, que cela ne vous tourmente pas, si vous ne me croyez pas, Il n'importe ! Croire ou ne pas croire ne change rien aux faits ; comme vous êtes assez développé pour éprouver la vérité de ce que je vous apprends, vous n'avez qu'à étudier l'humanité sans parti pris. Je vous le dis, moi, Amphioxus, je suis un personnage digne de respect, de vénération, même ; car, sans mon aide, l'homme ne fut, probablement, jamais sorti de l'albumine primitive, et de plus, sans moi, les Romains n'auraient jamais mangé de lamproies ! C'est un des nôtres, qui, le premier, a concentré les centres nerveux pour en former un cerveau ; c'est tout le contraire de ce que fait maintenant l'Homme développé, qui dissipe et épuise la matière cérébrale pour nourrir ses centres nerveux désordonnés. Grand Dieu ! quelle régression ! !

A ces mots, l'Amphioxus disparut, me laissant, moi, Amen, Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra, dans un état de trouble indescriptible.

Mais je fus bientôt calmé par le son monotone des vagues de la mer ; dans ma vision, je me trouvais transporté dans une toute autre demeure, sur la côte occidentale de l'Atlantique, à Souse, école du mysticisme qui répand au loin ses Talebs. Il me semblait que j'étais à bord d'une embarcation, doucement bercé sur une mer calme, dans l'éclat d'un beau clair de lune.

Dans le charme d'une nuit splendide, je me sentais tout pénétré d'un indicible bien-être. Tout à coup, à l'arrière du bateau, se

dressa la tête gigantesque d'un requin qui montrait sa redoutable mâchoire. Tirant rapidement un couteau de ma ceinture, je me préparais à défendre ma vie, lorsqu'à ma grande stupéfaction, le monstre se reculant un peu me parla comme suit :

« Comment, comment ! des querelles entre parents ! Combien ce serait fâcheux ; ne pouvez-vous penser qu'une fois au moins, par hasard, un requin puisse jouer le rôle d'un ami ? Moi aussi, je suis de vos ancêtres, puisque je suis un Sélacien. Il est indubitable, en effet, que les ancêtres de l'homme furent des requins véritables.

Ne sachant que dire, et craignant cependant que mon silence ne fût mal interprété, je demandai : « Sélacien tout puissant, êtes-vous donc un Cannibale ?

— Nullement, répondit le squale, je dédaigne de dévorer mes semblables ; mon unique pensée est de détruire, pour m'en rassasier, les êtres qui me sont supérieurs. Je suis de sang froid, rapace, toujours plein de haine, et je ne cesse jamais de tromper, d'attirer dans des embûches et d'anéantir tout ce qui m'est supérieur. Or c'est ainsi que, dans votre monde, vous agissez tous ; vous ne vous unissez que dans un but malfaisant.

A cet aveu, si froidement cynique, je demeurai pénétré d'horreur ! — « Tous, insista le monstre en avançant sa tête hideuse, nous sommes unis par la nature de nos désirs comme par notre commune origine ; cependant les Sélaciens les plus développés, c'est-à-dire ceux de la terre, se divisent en six branches.

— Qui sont ? demandai-je.

— Oui, répondit le monstre marin, nous avons :

Les Sélaciens psychiques ou théologiques ;

Les Sélaciens athées scientifiques,

Les Sélaciens athées sociaux,

Les Sélaciens athées moraux,

Les Sélaciens athées politiques,

Les Sélaciens athées physiques.

— Que c'est étrange ! lui dis-je. Habitant de la terre, j'ai



fréquenté largement les hommes et les animaux et cependant je n'ai jamais entendu parler de ces Sélaciens. »

Alors le monstre, élevant au-dessus des eaux son corps haut de dix-huit pieds, se mit à rire longuement de toute son effrayante mâchoire largement ouverte. Quand il eut fini : « La chose est facile à expliquer, dit-il, ces Sélaciens développés ont abandonné leur vieux nom de requin ; ils s'appellent maintenant ecclésiastiques, savants, socialistes, moralistes, diplomates et matérialistes ; mais on peut les englober tous sous la même rubrique.

— Et ce nom, demandai-je ?

Le Sélacien, cachant sa tête hideuse et disparaissant dans les eaux profondes, répondit :

— DES ANARCHISTES ! »

Me suis-je évanoui de frayeur après la disparition de ce monstre, ou ai-je perdu de toute autre façon le sentiment de ce qui m'entourait ? Je ne sais. En tout cas, je me trouvai, dans ma vision, transporté sur le bord d'une rivière tributaire du grand fleuve le Congo (j'ai beaucoup de titres du Congo !). Là je vis une créature curieuse, assez semblable à un poisson, le corps couvert d'écailles et cependant de la classe des amphibies. Depuis la gelée jusqu'à l'Amphioxus, ce qui fait huit générations, et de l'Amphioxus jusqu'aux Sélaciens, ce qui fait trois générations, tout m'avait répugné. Je me sentais au contraire attiré vers cette créature qui se reposait dans une sorte de grotte construite avec de la boue desséchée et tapissée de feuilles sèches. Tandis que couché à l'ombre d'un arbre gigantesque, je contemplais cet être avec intérêt et sympathie, il se mit à parler.

« Je suis bien aise, dit-il, de vous plaire, ô fils de l'homme, car, moi aussi, je suis l'un de vos ancêtres. Je suis le Lepidosirène le premier architecte, le seul qui ait su se plier aux circonstances et s'accommoder aux caprices de la fortune toujours changeante.

— Je suis très heureux, répondis-je doucement, de faire votre

connaissance ; mais je le serais bien davantage si vous vouliez bien vous expliquer plus amplement.

— Certainement, me dit-il. Je suis le pont qui relie les poissons aux amphibies, et tous les hommes ont passé par ce pont, car il est unique. Grâce à une longue persévérance, au prix de vives souffrances, j'ai appris à m'accoutumer aux changements du milieu ambiant. Pendant longtemps, alors que les ruisseaux étaient desséchés par les chaleurs brûlantes de l'été, nous pouvions à peine respirer ; nous étions tous sur le point de périr faute de l'air mélangé à l'eau que nous étions accoutumés à respirer. Emu des souffrances de mes congénères, je sentais naître en moi le désir de les soulager, et ce désir persistant me conduisit au moyen de le réaliser.

— Vous m'intéressez énormément ; dites-moi donc toutes vos réflexions, tous ces désirs, et de quelle façon vous avez pu les réaliser !

— Mon histoire est bien simple, répondit le Lepidosirène ; quand les eaux commençaient à manquer, je conseillai aux plus endurants de mes frères de faire des grottes avec la boue de la rivière et de les recouvrir d'une épaisse couche de feuilles pour nous protéger contre les rayons brûlants du soleil ; puis nous nous exercions à respirer l'air sec aussi longtemps que possible et à ne nous plonger dans les eaux peu profondes que lorsque nous nous trouvions presque épuisés ; nous pûmes ainsi nous accoutumer petit à petit à respirer à volonté l'air dissous dans l'eau et l'air sec.

Bref, au lieu de travailler péniblement à accommoder le milieu ambiant à nos nécessités réelles ou imaginaires, nous nous sommes accommodés nous-mêmes au milieu dans lequel nous étions obligés de vivre ; et maintenant, quand les eaux coulant abondamment de leurs sources remplissent les ruisseaux et vivifient tout autour d'elles, nous jouissons de leur fraîcheur ; mais quand les eaux tarissent et que tout devient sec et aride, nous nous réfugions dans nos demeures et nous attendons avec patience le retour des jours heureux.

— Vous êtes vraiment digne de la douzième génération, savant et béni Lépidosirène; heureux ceux de vos descendants humains qui sauraient profiter de votre sagesse. Grand est celui qui, pour satisfaire à ses besoins, sait modifier son entourage, mais bien plus grand encore celui qui sait s'adapter à toute sorte d'entourages. On les compte par milliers ceux qui tentent d'accommoder leur milieu à leurs désirs, mais les Lépidosirènes humains, où sont-ils ?

Et un petit protée, dans le voisinage, répéta : « Où sont-ils les lépidosirènes humains ? »

Mais le silence succéda à sa voix, et nulle réponse n'arriva ni du fond des eaux, ni des environs terrestres, ni du ciel. — Pourquoi ? — C'est peut-être que personne ne le savait.

A ce moment, je sentis quelque chose toucher doucement mon pied chaussé de sandales ; en y regardant, j'aperçus un animal qui, à première vue, me parut un lézard.

— Que désirez-vous ? demandai-je un peu brusquement ; vous qui dévorez les meilleurs fruits de mon jardin, qu'ai-je besoin de vous rencontrer encore au Congo ? Ne vous vois-je pas assez chez moi ?

Mais ayant regardé plus attentivement cette créature : — Ah ! pardon, lui dis-je, je me trompe ; vous n'êtes pas un lézard, mais plutôt sans doute une de ces filles du feu que le temps a immortalisées : une salamandre.

— Certainement, répliqua la créature ; quant aux lézards, n'en parlons pas ; ni vous ni moi ne sommes responsables de nos petits enfants. J'ai entendu les sentiments que vous exprimiez sur les Lépidosirènes humains, et je vois que vous êtes un homme intellectuel, un philanthrope, un philosophe ; comme je suis aussi de vos ancêtres — car, n'en doutez pas, les hommes furent autrefois de vraies salamandres — je viens solliciter votre appui.

— Je serai fort heureux, répliquai-je, de vous aider ; que puis-je faire pour vous ?

— Nous autres salamandres nous avons le plus grand dédain pour l'homme, notre descendant. Non seulement il est incapable



d'apprécier la jouissance d'une demeure subaquatique, comme le faisait mon grand-père, le Lépidosirène ; non seulement il ne peut pas supporter l'ardeur du soleil, mais encore, ce qui est bien plus grave, il est absolument incapable de conserver l'intégralité de son corps.

Tous les chirurgiens de votre époque actuelle sont nos descendants directs, mais ils nous ont fait jusqu'ici si peu d'honneur que nous ne nous sommes pas souciés de les reconnaitre. Cependant, dans un Congrès universel de salamandres, une petite majorité a décidé de tenter quelque chose en faveur des chirurgiens humains dont l'ignorance est si grande !

— Vous diffamez ! interrompis-je : La Faculté est la Faculté : hors d'elle, point de salut ! Qu'importe son manque de savoir ? la loi est pour elle.

— Je ne sais rien, dit la salamandre, de ce qui est honni ou prescrit par la Faculté ; j'ignore la loi ; je ne sais qu'une chose : c'est que l'art véritable de la chirurgie consiste dans la reconstitution des organes atteints ou détruits ; or cet art, vos chirurgiens l'ignorent. Nous, au contraire, les salamandres, nous le possédons dans toute sa perfection. Perdons-nous un membre, une queue, un œil, la tête même — et quoi de pire pour un homme, voire même pour une salamandre, que de perdre la tête ? — le membre, l'organe manquant sont rapidement reconstitués. Il est donc incontestable que nous sommes les seuls vrais chirurgiens.

— Eh bien, lui répondis-je, que puis-je à tout cela ?

— Ainsi donc que je vous le disais, en un récent Congrès nous avons décidé, pour venir en aide à nos descendants, d'ouvrir dans quelques grandes villes des écoles de chirurgie où nous enseignerons l'art de reconstituer les organes vivants. Vous qui êtes un savant et un homme puissant, pouvez-vous nous donner quelques conseils sur les meilleurs moyens de réaliser notre œuvre philanthropique ?

Tandis que la Salamandre me tenait ce discours, j'aperçus vers le haut du torrent un mouvement étrange. En regardant attentivement, je reconnus la tête d'un requin blanc qui, de ses yeux



froids comme l'acier, nous épiait, et la Salamandre me dit :

— Je ressens une sensation étrange : il me semble qu'on me verse de l'eau froide le long du dos !

— Vous n'avez rien à craindre, répondis-je : votre petite taille, votre situation infime sont votre sauvegarde : vous n'avez qu'à vous cacher dans quelque petit trou pour échapper à la colère de cet ennemi gigantesque. Apprenez toutefois que le monstre qui nous épie là et qui cherche à nous entendre n'est autre que le Sélacien médical athée.

— De quel crime suis-je donc coupable, s'écria la Salamandre pour qu'il me regarde avec tant de fureur ?

— Du crime qui, pour lui, est le plus grand de tous !

— Et ce crime ? dit la Salamandre qui tremblait de tous ses membres.

— La réintégration du corps et son immortalité *en dehors de la Faculté !*

— Mais qu'est-ce donc que cette Faculté médicale athée ?

— Un certain corps de savants qui ont reçu de l'Etat l'autorisation de faire tout le mal possible au corps humain et d'empêcher que d'autres ne le soulagent.

Ma chère petite Salamandre, avant que je puisse vous donner le conseil que vous me demandez, il faut que vous répondiez à une question : N'avez-vous pas une pareille autorisation de l'Etat ! autrement dit, n'avez-vous pas de diplôme ?

— Mais non, me dit la Salamandre ; nous n'avons que le pouvoir de rendre au corps ce qu'il a perdu ; et cela sûrement et à volonté !

— C'est assurément un pouvoir merveilleux, d'une valeur, même, inestimable à l'heure présente, car c'est précisément là ce qu'il nous faut pour traverser l'époque de transition qui doit conduire les hommes psychiques à l'immortalité sur terre ; cependant le seul conseil que je puisse consciencieusement vous donner — il va vous paraître étrange, — c'est de vous garder d'exercer votre pouvoir et de sauver votre propre peau. Sans doute vous pourriez contribuer très efficacement à l'œuvre dont

parlent constamment les Sélaciens athées, cléricaux ou médicaux, à savoir, l'allègement de la souffrance physique, la prolongation de la vie, et la rédemption du corps ; mais... vous n'avez pas l'autorisation de l'Etat ; eussiez-vous donc guéri tout le monde physique, quelle sera votre récompense ? Un beau procès-verbal puis, pour la première fois, une condamnation avec application de la loi Béranger, et, en cas de récidive — que Dieu ait pitié de vous ! Peut-être trouveriez-vous la place trop chaude, même pour une Salamandre. »

A ce discours, je vis la Salamandre disparaitre promptement dans son trou, suivant le conseil que je lui avais donné.

Quant au requin blanc, ne trouvant plus personne contre qui exercer sa colère — car malgré tous les droits que l'usage et la loi lui confèrent, il ne pouvait rien contre moi qui n'étais ni coupable ni malade — le requin blanc disparut de ma vue.

Je recouvrai bientôt le calme de mes esprits, ainsi qu'il convient à un homme de qualité et à un philosophe tel que moi, Amen, Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra ; puis, dans ma vision je me sentis doucement soulevé sur un nuage qui me transporta sur la côte occidentale de la grande ile australienne, pays rempli de curiosités naturelles et d'antiquités remarquables. Dès que mon char aérien — et je vous assure qu'il est bien supérieur à tous les automobiles présents et futurs — dès que mon char aérien m'eût déposé sur un grand tapis de fleurs de l'espèce des amarantes, je me vis entouré de Kakatoès au superbe plumage de couleur citron, de perroquets, de perruches à l'allure vive, qui criaient, babillaient, voletaient d'un palmier à l'autre, s'accrochaient aux branches des grands eucalyptus, ou se balançaient gracieuses aux tiges délicates du Banksia. Emerveillé des beautés de ce spectacle, je ne me lassais pas de le contempler, quand je sentis tout à coup ma main léchée par une langue fraiche et douce ; en me tournant, je vis une marsupiale portant dans sa poche trois petits qui venaient de naitre.

— Qui êtes-vous, jeune mère, et que puis-je pour vous être utile ? demandai-je en voyant son regard timide et suppliant fixé sur moi.

— J'espère que ma visite ne vous déplait pas, dit-elle d'une voix douce. Je suis votre ancêtre de la dix-septième génération et je suis heureuse de vous souhaiter la bienvenue ; une perruche de mes amies, échappée d'une prison dorée, m'assure qu'autrefois les hommes étaient comme moi, c'est-à-dire des Kangourous sauteurs.

A cette assertion singulière, je ne pus retenir un brusque sursaut.

— Voilà, dit-elle, en effet, un mouvement qui n'a besoin que d'être quelque peu accentué pour devenir le saut du Kangourou. En vérité, nous sommes bien proches parents.

Mais je ne suis pas venue pour me réclamer de votre parenté ; je suis, en réalité, poussée par une idée fixe qui a pris naissance en mon esprit depuis que mon amie la perruche m'a dépeint les mœurs et coutumes des hommes de notre génération.

— Et cette idée ? demandai-je, intrigué de savoir comment elle avait pu naitre dans l'esprit passif et tout réceptif du Kangourou !

— Oh ! elle est bien simple et tout à fait pratique. La perruche m'a rapporté que les passives des humains se plaignent de la peine que leur donnent leurs enfants ; elles se divisent, parait-il, en trois classes : les aristocrates, les intellectuelles et les prolétaires. Les premières payent des domestiques pour soigner leurs enfants. Les intellectuelles trouvent que leurs enfants les empêchent de se livrer à leurs travaux et les travailleuses rejettent leurs petits d'une main à l'autre pour pouvoir gagner leur vie. En outre, et dans toutes les classes de la société, la question des appartements chauds, bien entretenus, bien aérés, où abriter et surveiller les enfants, est, pour le moment, tout à fait l'ordre du jour.

— Tout cela est exact, répondis-je, mais qu'y pouvons-nous, ma bonne petite Kangourou ?

Alors cette bonne mère me regardant gentiment : « Voici mon idée ; puisque toutes les femmes étaient autrefois de vraies Kangourous sauteuses, vous pourriez, quand vous visiterez les grandes villes dont m'a parlé la perruche, préconiser auprès de

ces dames le système de la poche. Il réunit toutes les conditions d'hygiène et faciliterait la surveillance personnelle ; elles y trouveraient de grands avantages d'économie.

— Je vous le promets, ma chère petite Kangourou, qui portez tant d'intérêt à tout ce qui est jeune et dépendant. La prochaine fois que je me trouverai dans une grande ville, auprès de ces chefs d'école qui plaident l'amélioration du sort de la femme, je leur parlerai de l'immense avantage de l'adoption de la poche. On tend précisément à revenir aux anciennes coutumes religieuses, morales ou sociales ; peut-être les belles dames de tous ces pays approuvent-elles votre système. Je ferai du moins tout mon possible pour les y décider et les ramener au beau temps des Marsupiales.

— Pas cela, pas cela : n'en faites rien, interrompit la perruche libérée en riant aux éclats, vous y perdriez votre temps !

Tandis que la perruche m'assourdissait de ce rire moqueur je vis une ombre obscure se projeter sur le parterre d'amarantes ; levant les yeux, j'aperçus un gorille, qui, portant sur l'épaule un corbeau, me saluait en montrant ses grosses dents blanches.

— O grand et puissant Amen ! me dit-il d'une voix enrouée qui rappelait assez le nasillement américain, ne soyez pas étonné que je connaisse les langues européennes ; j'ai été pendant plusieurs années employé à New-York dans un cercle littéraire ; aussi nul aspect de la pensée humaine ne m'est inconnu. Je me suis échappé de New-York avec ma perruche, et maintenant nous vivons en liberté, mais je n'ai rien oublié de l'expérience acquise durant mon séjour en cette grande ville.

Petit-fils de Marsupiaux et frère de l'homme, je comprends également l'homme et le singe, et je me demande : Pourquoi les séparer ? Le meilleur des hommes n'est-il pas un singe développé ? N'avez-vous pas comme nous dans les diverses classes de votre société toutes sortes de types, bons ou mauvais ; des hurleurs qui remplissent le monde de leurs plaintes ; des miséreux qui demandent, en pleurant, la charité à Dieu et aux hommes ; des capucins, assimilables aux plus menaçants des Sélaciens théologiens ?

— Mais, lui dis-je, vous ne prétendez pas que mes ancêtres descendent des vôtres ?

— Pas du tout, répondit le gorille ; pour ma part, je considère l'être évolutioniste, athée et matérialiste du genre *Homo*, comme un animal des moins plaisants et des plus misérables. Cependant, comme je fus son esclave, mon jugement est peut-être faussé par la rancune : je me contenterai donc de dire que lui et nous tirons notre origine commune des anciens Simiæ et du groupe Catarrhinien. Quant à l'*homo primogenius* et à ses descendants, mon ami le corbeau, qui a vécu pendant des siècles et de qui la mémoire est meublée d'une foule de légendes préhistoriques, pourra, si vous le désirez, vous raconter ce qu'il sait de l'origine de l'homme matérialiste évolutionnaire et des différents états par lesquels il a passé.

— J'en serai, dis-je, fort reconnaissant au Corbeau ; les archives humaines du passé lointain sont presque entièrement perdues et il ne reste guère de ces questions d'intérêt vital qu'une histoire fragmentaire toute défigurée. Parlez donc, je vous en prie, oiseau centenaire, d'une sagesse occulte.

Alors le corbeau, toujours perché sur le dos du gorille, parla en ces termes : « Écoutez, ô Amen ben Azert, Ben Ma, Ben Ra, ô fils de l'Homme, voici ce que nous autres corbeaux savons de la naissance de l'homme primitif, des athées matérialistes :

« C'était un être couvert de poils longs et foncés, ayant de longs bras grâce auxquels il se tenait presque debout, ses jambes étant courtes, droites, sans mollet et ses genoux recourbés ; son crâne était long et sa voix semblable à celle d'un singe. Ce singe-homme était né d'un couple d'espèce particulière d'Alali, dont la race, depuis longtemps éteinte, habitait le vaste continent de Lémurie. Nous, les corbeaux des derniers temps, nous nous souvenons du cri plaintif qui résonna sur toute la Terre au commencement d'une certaine ère théologique : « Le Grand Pan est mort ! »

« Les Corbeaux les plus anciens se souviennent du cri qui retentit au moment où ces êtres naquirent : « Voici l'Homme ! » Le continent entier, honteux d'être son lieu de naissance, commen-

çait à s'effondrer pour disparaître sous l'Océan. Car, d'après la légende, le véritable *Homo primogenius* devait être formé par Dieu, à la ressemblance de son Formateur, comme l'incarnation, dans une enveloppe matérielle, de l'Intelligence suprême. On s'attendait donc à voir dans l'Homme primaire un être pur, sans tache, puissant, merveilleux ! On le désirait comme un gage de l'avenir où l'être mortel doit acquértr l'immortalité ! La consternation fut indescriptible quand ces êtres sombres et hideux furent proclamés Hommes.

« C'était cependant bien là le nouvel *Homo* qui fut le fils d'*Alali*, qui fut le fils d'*Anthropoïda*, fils de *Menocerca*, fils de *Prosimiæ*, fils de *Marsupiala*, fils de *Prumacumalia*, fils de *Protammia*, fils d'*Urodela*, fils de *Sozobranchii*, fils de *Lepidosirenæ*, fils de *Selacii*, fils de *Monarrhini*, fils d'*Acraniæ*, fils d'*Himatega*, fils de *Scolecida*, fils de *Juribellarius*, fils de *Grastralda*, fils de *Ciliata*, fils de *Sinamœbæ*, fils d'*Amœbiæ*, fils de *Moneræ*, qui engendra *Papoua*, qui engendra *Hottentotus*, qui engendra *Cafer*, qui engendra *Necer*, qui engendra *Australis*, qui engendra *Polynesios*, qui engendra *Mangolas*, qui engendra *Articus*, qui engendra *Americanus*, qui engendra *Mediterraneus*, qui engendra *Albeus Scienticus*.

— *Albeus Scienticus !* Voilà qui ne vaut rien, s'écria la perruche ; il ne faut jamais jouer avec les mots latins ou s'en servir ; c'est trop vulgaire !

— Ainsi, reprit le gorille, depuis la gelée jusqu'à l'*Homo Albeus Scienticus*, il y a, en tout, trente-deux générations !

— Bien difficile de se souvenir de tout cela, dit la perruche.

— Nullement, dit le gorille, l'homme n'a qu'à compter ses dents : une dent par génération : 32 dents, 32 générations !

— Avez-vous quelque preuve de ce que vous avancez là ? demandai-je fort intéressé par le discours du corbeau.

— Assurément, répliqua-t-il ! Si vous pouviez en volant m'accompagner jusqu'à l'Océan Indien, je vous indiquerais la place à peu près exacte où le premier homme et la première femme Simiæ ont vu le jour. Puisque vous avez une propriété sur le territoire français, peut-être avez-vous entendu parler de

Madagascar, et puisque vous en avez une autre sur la terre anglaise, vous pourriez aussi avoir entendu parler de l'Inde supérieure.

— Certainement, dis-je, j'ai visité ces deux pays.

— Eh bien, cela ne vous a guère servi, car les premiers Simii-hommes ne sont nés ni dans l'une ni dans l'autre mais à peu près à mi-chemin entre les deux.

« Enfin, continua le corbeau, de ces deux êtres Simiesques, l'un ressemblait au père, l'autre à la mère. Dans les âges suivants, la distinction s'accentua et, au moment où la dernière portion du vaste continent disparaissait, leur race était fort mélangée Il y avait des hommes-singes noirs, des hommes-singes marrons, des hommes-singes aux longs cheveux droits, des hommes-singes aux cheveux laineux ; des hommes-singes se tenant à moitié debout ; d'autres tout à fait debout ; les uns aimant la lumière, d'autres l'obscurité. Aussi quand les derniers vestiges de leur première demeure eurent disparu, quelques-uns partirent vers la lumière de l'Orient ; d'autres s'enfuirent à l'opposé du soleil levant.

— Alors ? demandai-je.

— Ceux qui passèrent en Asie, poursuivit le corbeau, furent aperçus par les hommes qui provenaient de Dieu. Ces derniers fort étonnés et inquiets, reconnaissant que ces êtres avaient une certaine ressemblance de forme avec la leur, se montrèrent bons et aimables pour eux. Il y avait bien quelques savants pour dire : « Ces êtres sont développés par une puissance hostile pour « provoquer le désordre parmi nous et nous faire tomber plus « bas encore ; ne vous mêlez pas avec eux, ne les traitez pas « autrement que les autres animaux destinés à mourir. » — Mais leurs paroles ne furent pas écoutées, et le Simius avec le Divin, l'homme animal et l'homme psycho-intellectuel, se mélangèrent. Ils se sont assimilés graduellement et aujourd'hui il est bien rare de rencontrer un véritable Homme-Dieu.

— Et le produit de ce mélange ? demandai-je ?

— Et le produit, répliqua le gorille avec une grimace hideuse, *c'est la bouillabaise humaine actuelle.*



— Moi, je ne crois pas un mot de tout cela, dit la perruche ; mon avis est que personne ne sait rien du tout !

— Vous parlez comme une perruche, dit le gorille en colère, et, qui plus est, comme une perruche fort impertinente. Je regrette presque de ne pas vous avoir laissé dans votre cage.

— Je n'ai pas à vous remercier, répliqua l'oiseau d'un ton sarcastique ; vous ne m'avez emmenée qu'afin que je vous montre le chemin en volant au-dessus de vous. Ce n'est pas aux singes ni à leurs descendants que doivent s'adresser ceux qui veulent rencontrer du désintéressement, du dévouement ou de l'autorité véritable.

— Ne vous querellez pas, dis-je avec autorité, nous sommes ici pour apprendre, pour raisonner et non pour disputer ; quelqu'un a dit tout à l'heure que l'homme athée et matérialiste est un animal fort peu satisfaisant et des plus malheureux ; qu'il veuille bien s'expliquer.

— C'est moi qui ai fait cette remarque, ou plutôt avancé cette thèse, dit le gorille la tête rejetée en arrière et la main droite étendue ; et cette thèse, je suis en état de la soutenir !

— Soutenez-la, lui dis-je ; nous vous attendons.

— Ecoutez donc, dit le gorille, et que ma voix résonne du Cap Londonderry jusqu'à Point-Larrez ! Faites bien attention à mes paroles, ô Petaurus volant, ô Baudicoot courant, ô Phalenger grimpant, ô Marsupiau sautant, et ne vous bouchez pas les oreilles, vous l'Ornithorynque, vraie curiosité naturelle, qui semblez un mélange de la loutre et du canard analogue à celui de l'homme-Dieu avec le Simius. Et vous, les cacatoès, vous les perroquets, vous les perruches ne criez pas, ne babillez pas quand je commence à exposer mes idées, ou plutôt, celles des autres, comme fait le virtuose musical ! Ecoutez-moi tous, écoutez-moi surtout, vous, ô fils de l'homme.

— J'écoute, répondis-je, parlez !

— L'homme athée matérialiste, fils de la gelée, est, dis-je, un être déplaisant pour lui-même et pour les autres ; cela est démontré par le mécontentement général. Et moi je puis vous prouver qu'il est aussi un animal des plus misérables ; c'est ce



que je vais faire scientifiquement, car, dans ce siècle, rien n'est acceptable qui ne soit démontré par preuves scientifiques.

« Ainsi donc, avec votre permission, ô vous qui volez, grimpez, sautez, et vous fils de l'homme, je vais démontrer combien est misérable l'état du dernier développement anthropoïde, lequel est caractérisé par la multiplicité des paroles, et par une queue des plus rudimentaires. Bornons-nous à de simples faits prouvés par l'évolution. Je ne fais pas d'hypothèses !

« L'homme était autrefois de la vraie gelée albuminoïde ; il a conservé la signature de son origine ; c'est ce que prouve son habitude de vaciller, de trembler et d'émettre de l'hydrogene phosphoré !

« L'homme a été autrefois un véritable acranien, sans cerveau, sans cœur proprement dit, sans tête. Des milliers de spécimens du même genre en font foi.

« L'homme a été autrefois une vraie lamproie ; on voit encore quantité d'hommes aveugles ou avec les yeux à peine formés. Les Romains qui dévoraient une foule de lamproies étaient, selon les théories évolutionistes de véritables cannibales ; fait que l'histoire n'a pas assez noté.

« L'homme a été, autrefois un vrai poisson : maintenant encore il boit comme un poisson ; seulement il a perdu ses propriétés d'animal aquatique.

« L'homme ne s'est pas développé comme un oiseau et c'est bien regrettable, sinon la question si difficile de l'aviation serait peut-être superflue.

« L'homme a été un requin véritable ; il en reste malheureusement bien des spécimens ; ils deviennent même de plus en plus nombreux et dangereux.

« L'homme a été un lépidosirène. De quels avantages ne jouirait-il pas s'il en avait encore les facultés !

« Les immenses avantages de l'homme salamandre et de l'homme marsupiau ont été démontrés par mon ami le corbeau et par la kangourou sauteuse.

« Quant à l'homme-singe, aussitôt que certains singes anthropoïdes lui eurent donné naissance, il introduisit dans le monde



des vices nouveaux : l'oppression, la cruauté envers la femme et l'enfant ; le cannibalisme.

De plus, quand l'homme Papou et l'homme Hottentot se développèrent pour produire le Caucasien, il naquit chez eux un goût et une habitude horrible auprès de laquelle le simple cannibalisme semble bien peu de chose.

— Vraiment, dis-je, subitement intéressé, quelle est donc cette habitude monstrueuse ?

Et le gorille s'approchant si près que je sentis son souffle sur mon oreille, me dit tout bas, d'une voix à demi paralysée par l'horreur et le dégoût.

— Ils mangeaient les cerveaux de leurs semblables !

A ces paroles, tous ceux qui m'entouraient se mirent à trembler et il se fit un silence ! Enfin la jeune mère Kangourou s'adressant à moi : « Je ne comprends, dit-elle, ni la science ni les dissertations philosophiques, mais je crois avoir retenu de la conférence du gorille que, d'après sa théorie, la vie organique débute dans une masse matérielle albumineuse sans cellules et...

— Une telle chose est impossible, interrompit la perruche ; mon maitre, grand docteur en biologie, affirmait avec autorité que chaque molécule de matière a un germe duel de vie qui lui est propre, et...

— Taisez-vous, grommela le gorille ; laissez parler mon ancêtre !

— Et, continua le Kangourou, cette masse albumineuse sans cellules s'est graduellement développée pour produire des êtres semblables à vous, Amen.

— J'ai entendu affirmer, insista la perruche, qu'il n'y a pas d'effet sans cause et que tout ce qui existe doit avoir une origine, quelle est donc, je vous prie, la cause qui a vivifié la masse albumineuse sans cellules et d'où est venue l'intelligence qui l'a développée ?

Comme moi, Amen, plongé dans de profondes réflexions, je gardais le silence, le corbeau parla ainsi :

— Je vais vous raconter une vieille légende : Quand Dieu for-



mait l'homme à son image, quelques anges d'une formation antérieure devinrent jaloux de cet homme parce qu'il possédait un état d'être qu'ils n'avaient pas eux-mêmes ; ils le trouvaient plus parfait qu'ils n'étaient ; un de leurs chefs s'insurgea contre l'autorité légitime...

— Ah, interrompit la Perruche, les grèves ont donc une origine bien ancienne !

— Taisez-vous ! grommela le gorille.

— Alors, continua le corbeau, Dieu les chassa. Une fois remis du choc qu'ils avaient subi, ils commencèrent, sous la direction de leur chef, à infuser leur intelligence à la matière, et, lentement, gauchement, douloureusement, ils accomplirent leur tâche, depuis la simple cellule jusqu'à l'Homo-Caucasien.

— Cette légende du corbeau, dit la perruche, est particulièrement intéressante par son explication logique des faits ; car, ainsi que le disait mon maître : « Il n'y a rien sans la logique ! »

— Il suit de là, reprit le corbeau, qu'il y a une puissance psychique ennemie qui cherche toujours à nuire à l'homme psycho-intellectuel, si rare à présent ; qui cherche à le confondre, à le tromper, à le priver de son droit d'héritage.

— Ah ! dit le gorille, je commence à comprendre.

— Et le nom de cette puissance ennemie, demanda la perruche ?

— Elle en a plusieurs, répliqua le corbeau, mais il nous suffit, à nous évolutionistes, de le nommer *Athée scientifique*.

— Et c'est ? — insista la perruche ?

— *Archibiosis*, la génération spontanée !

— En ce que vous avez constaté, monsieur le gorille, dit le corbeau, il n'y a pas un mot de vrai. L'homme que vous appelez Athée scientifique matérialiste, l'homme, le plus évolué de tous les êtres d'origine archibiosis, est de la même origine — je vous l'ai dit déjà — que l'homme formé par Brah Elohim.

« Scientifique !!' Je le crois bien. Qu'est-ce que la vraie science si ce n'est la connaissance basée sur la raison stimulée par l'amour de la vérité. Ce qui ne peut supporter l'épreuve de la



raison et la clarté de la vérité n'est pas digne de l'homme psycho-intellectuel.

Matérialiste !!! Qui peut n'être pas matérialiste puisque tout est matériel sauf la Cause sans Cause, seule impénétrable, seule indivisible, seule impensable ?

Athée !!! C'est-à-dire qui ne reconnaît pas un Dieu extérieur, personnel. N'est-il pas en effet le divin impersonnel, l'amour, la lumière, la vie, de qui l'homme est le temple vivant ? Tous les dieux extérieurs et personnels sont les ennemis de cette divine impersonnalité aussi bien que de l'homme.

Non, ce n'est pas l'homme athée scientifique, matérialiste, qui est l'ennemi de l'homme formé à la similitude d'Elohim. Ses ennemis ce sont les dieux personnels qui ont usurpé son degré d'être nerveux ; c'est-à-dire ceux qui le touchent en son état physique. Ce sont eux, ces dieux ennemis, qui, au moyen des médiums humains, adeptes de leurs cultes et de leurs croyances, cherchent toujours à obscurcir la raison de l'homme par une croyance aveugle, à substituer la foi à la connaissance.

Pour l'homme développé, l'impersonnalité divine est perçue comme elle l'est tout autour de lui, sauf par l'Hostile, c'est-à-dire comme l'Infini suprême. Sa vie est une vie d'adoration vraie, pratique. Quant à l'homme non développé, incapable de recevoir l'impersonnalité divine, autrement que comme la raison, la vérité et les progrès, il lui vaudrait bien mieux d'être athée que de devenir l'adepte d'un dieu personnel hostile à l'impersonnalité divine et à l'homme.

Le premier commandement donné à l'homme ne fut-il pas : « Tu n'adoreras aucun Dieu personnel ! »

A ce moment, moi, Amen Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra, je me réveillai sous mon olivier, séculaire, dans mon beau jardin des pentes septentrionales du petit Atlas. Déjà la lumière éclatante de la planète Jupiter brillait comme un joyau dans le ciel obscurci par le crépuscule. Je me levai en me demandant : « Tout ce que je viens de voir et d'entendre n'est-ce qu'un simple rêve, ou n'est-ce pas plutot un aperçu fugitif de l'immuable et éternelle vérité ?



« O homme psycho-intellectuel, en qui rayonne l'étincelle **divine**, fais-en le sujet de tes méditations. »

DE LA KABBALE

Nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs l'étude du dernier numéro de l'*Initiation*, celui de janvier 1901, entièrement consacré à la Kabbale ; ce sera pour eux une excellente préparation à la connaissance du Cosmique. Ils remarqueront surtout le superbe article du marquis de Saint-Yves, précieux comme toutes les productions de ce grand Maitre de l'Occultisme contemporain. Nous ne résistons pas au plaisir de donner ici quelques extraits de ces pages si substantielles et qui viennent si bien à l'appui des doctrines Cosmiques.

Nous remettons seulement à plus tard les rapprochements qui seraient maintenant prématurés.

... Chez les Juifs, la Cabale provenait des Kaldéens par Daniel et Esdras.

Chez les Israélites antérieurs à la dispersion des dix tribus non juives, la Cabale provenait des Egyptiens par Moïse.

Chez les Kaldéens comme chez les Egyptiens, la Cabale faisait partie de ce que toutes les Universités métropolitaines appelaient la Sagesse, c'est-à-dire la synthèse des sciences et des arts ramenés à leur principe commun. Ce principe était la Parole ou le Verbe... Dans Moïse, la perte de l'unité antérieure, le démembrement de la sagesse patriarcale sont indiqués sous le nom de division des langues, ou d'Ere de Nimroud... Les Brahmes du Népaul font remonter au commencement du Kaly-Youg la rupture de l'antique universalité et de l'unité primordiale des enseignements...

Depuis ce temps babélique, aucun peuple, aucune race, aucune université n'a plus possédé qu'à l'état de débris fragmentaires l'ancienne universalité des connaissances divines, humaines et naturelles, ramenées à leur principe, le Verbe Jésus...

— La Cabale rabbinique, relativement récente comme rédaction, était connue de fond en comble dans ses sources écrites ou orales par les adeptes juifs du premier siècle de notre ère.



—... Le mot Cabale a deux sens selon qu'on l'écrit comme les Juifs avec un Q, c'est-à-dire avec la vingtième lettre de l'alphabet assyrien, celle qui porte le nombre 100 — ou avec un C, onzième lettre du même alphabet, celle qui porte le nombre 20.

Dans le premier cas, le nom signifie transmission, tradition, et le sens du mot cabale reste indécis, car tant vaut le transmetteur, tant vaut la chose transmise.

Dans le second cas, Ca-Ba-La signifie : Puissance (La) des XXII (Ca-Ba, puisque C=20 et B=2). Alors, la question est résolue exactement ; il s'agit du caractère scientifique attaché dans l'antiquité patriarcale aux alphabets de vingt-deux lettres numérales.

— ... Ce genre d'alphabet (des XXII Puissances) a un prototype arien ou japhétique. Il peut être désigné, à bon droit, sous le nom d'alphabet de la parole ou de la gloire.

Parole et Gloire ! Pourquoi ces deux mots sont-ils rapprochés dans deux langues antiques aussi distinctes que le Slavon et le Kaldéen ? Cela tient à une constitution primordiale de l'esprit humain dans un principe commun à la fois scientifique et religieux : le Verbe, la Parole cosmologique et ses équivalents...

Orphée, initié aux mystères d'Egypte vers la même époque que Moïse, avait écrit un livre intitulé le *Verbe divin*.

Quant à Moïse, le Principe est le premier mot de la première phrase de son Sépher. Il ne s'agit pas de Dieu dans son essence, IHOH, qui n'est nommé que le septième jour, mais de son Verbe, créateur de l'Hexade divine : Ba-Ra-Shith — (Bara signifie parler et écrire ; Shith signifie Hexade ; en sanscrit mêmes significations : Ba-Ra-Shath).

... Reste à déterminer le processus cosmique des écoles antiques et celui des alphabets correspondants.

Pour le premier point, III formes mères ; le centre, le rayon ou diamètre et le cercle ;

XII signes involutifs.

VII signes évolutifs.

Pour le second point, auquel les anciens accordaient le pre-

mier rang : III lettres constructives ; XII involutives, VII évolutives...

Les alphabets de vingt-deux lettres correspondaient donc à un zodiaque solaire ou solaro-lunaire, armé d'un septénaire évolutif. C'étaient les alphabets schématiques.

... Les Brahmes actuels prêtent à leur alphabet de vingt-deux lettres une vertu magique, mais ce mot n'a d'autre signification pour nous que superstition et ignorance...

... Superstition, décadence et super-station, d'éléments archéologiques et de formules plus ou moins altérées, mais qu'une étude approfondie peut quelquefois, comme c'est ici le cas, rattacher à un *enseignement antérieur, scientifique et conscient, et non métaphysique ni mystique.*

Ignorance plus ou moins grande des faits, des lois et du principe qui ont motivé cet enseignement primordial.

Du reste, l'école lunaire védo-brahmanique n'est pas la seule où la science et sa synthèse solaire, la religion du Verbe, soient dégénérées en magie... De la Kaldée à la Thessalie, de la Scythie à la Scandinavie, des Kouas de Fo-hi et des Musnads de l'antique Arabie aux Runes des Varaighes, on peut observer la même dégénéressence.

La vérité, en cela comme en tout, est infiniment plus merveilleuse que l'erreur... Enfin comme rien ne se perd dans l'humanité terrestre pas plus que dans le Kosmos tout entier, ce qui a été est encore, et témoigne de l'antique universalité...



—

PREMIÈRE QUESTION

La doctrine cosmique est-elle incompatible avec les autres formes actuelles de l'occultisme ?

RÉPONSE

Nous ne pouvons trop répéter que *le Cosmique* entend ne se dresser en antagoniste de qui que ce soit, ni opposer aucune sorte d'incompatibilité à ceux qui désirent l'écouter. Mais cette question est pour nous si importante que nous demanderons de nous y étendre un peu plus. Jugés très sévèrement, critiqués, calomniés avant d'avoir été seulement entendus, nous avons grand intérêt à bien fixer notre situation et notre caractère vis-à-vis du spiritualisme actuel.

Le *Cosmique* ne craint rien tant que de violenter les consciences ; il exige par-dessus tout l'indépendance de pensée la plus absolue ; il ne veut être accepté que d'un consentement tout à fait libre et convaincu. Ce n'est pas au nombre de ses adhérents qu'il pense mesurer son succès, mais à leur sincérité, à leur capacité d'appréciation.

Sans doute, il choisira ses auditeurs selon qu'il jugera à propos ; c'est le droit le plus élémentaire de toute doctrine. Mais ce sont les personnes qu'il appréciera, sans opposer aucune incompatibilité, aucune condition commune. Il se gardera de toute propagande aussi soigneusement qu'il se tiendra à la disposition de toute bonne volonté vraiment désireuse de lumière, ou qu'il respectera le jugement de ses auditeurs.

Vous savez que les différentes écoles occultes modernes ne sont qu'autant d'introductions, mesurées sur nos incapacités diverses, à la doctrine unique, suprême, qui est notre idéal à tous, ou plutôt notre but commun, très réel. Chacun de nous



doit trouver par lui-même le chemin qui lui convient vers ce but, parmi les enseignements mis à sa disposition. Si notre revue en vient offrir un nouveau c'est que, dans notre conviction, il constitue un pas de plus dans les progrès que notre marche a pu réaliser déjà ; nous ne nous prévaudrons cependant pas même de cette conviction toute personnelle; nous n'avons d'autre prétention que de nous faire entendre, de nous soumettre à la libre appréciation des esprits indépendants.

Si les différences de nos doctrines avec celles que vous connaissez entraînent par la suite l'abandon de quelques-unes de vos croyances ou de vos pratiques actuelles, le Cosmique tient à ce que cet abandon ne soit qu'une conséquence voulue des convictions nouvelles, librement acquises. Loin donc d'exiger de nous aucune incompatibilité préalable, il nous demandera de n'être accepté qu'après mûr examen, qu'à la suite d'une comparaison soigneuse et loyale avec les connaissances présentes.

Le Cosmique s'adresse à l'intelligence autant qu'au sentiment. Capable de satisfaire pour un avenir indéfini les plus hautes aspirations de l'âme, il veut faire comprendre ce qu'il fait aimer de toutes les forces de l'être. Son myticisme a horreur du vide : il veut *connaître pour aimer* au lieu *d'aimer avant de connaître*. — Au point de vue moral, analogue en cela à toute doctrine vraiment initiatique, il exigera de ceux qui se décideront poúr le suivre trois qualités essentielles: la sincérité, l'humilité, la charité. Il est donc tout à fait impersonnel; et comme il a fait appel à l'indépendance d'esprit la plus large, il respecte scrupuleusement celle d'autrui.

Au point de vue pratique, il joint à la simplicité si non à la facilité, une sûreté toute particulière contre les dangers redoutables de l'invisible. L'entraînement personnel n'est du reste, chez lui, que le préliminaire de sa fonction principale, à savoir la lutte jusque dans l'invisible contre le mal, pour l'Humanité. Il ne lui faut donc que des âmes fortes, dévouées, choisies. C'est dire que ses disciples n'arrivent à l'initiation complète qu'au prix des plus grands efforts moraux. Raison nouvelle pour qu'il ne recherche pas le grand nombre, et aussi pour qu'il ne com-



batte pas autour de lui ceux pour lesquels il se donne la tâche de lutter ; sa devise est de réformer tout ce qui en est susceptible, et non de détruire. Il ne connait d'ennemi que celui de l'Humanité,

Vous voyez qu'à tous égards le *Cosmique* est une doctrine qui demande à s'exposer, non à s'imposer. Il ne veut fonder ni société, ni fonctions entre ses auditeurs. S'il est amené à faire entre eux quelques distinctions, ce ne seront que celles nécessitées par l'enseignement et imposées par la diversité de leur esprit. Il n'exige donc ni engagement ni obligation d'aucun genre ; il ne se dresse en face d'aucune des écoles existantes ; il n'ira faire chez elles aucune propagande ; il se fera même un plaisir de proclamer d'où qu'elles viennent toutes les tendances qui le rapprocheront d'elles, ne négligeant que ce qui l'en sépare.

Parler, enseigner, voilà tout ce qu'il désire faire. Il se réserve seulement de se taire quand il lui plaira et prie d'être entendu avant d'être jugé. Est-ce trop demander ?

DEUXIÈME QUESTION

La doctrine Cosmique prescrit à l'homme, pour condition de sa restitution, l'abandon de sa personnalité au profit de l'Universel. Mais ce sacrifice n'est-il pas simplement une forme de l'individualité égoïste comprenant ses meilleurs intérêts, et, par conséquent, l'individualisme n'est-il pas en dernière analyse l'état le plus parfait du Cosmos, contrairement à ce qu'affirme la doctrine cosmique ?

RÉPONSE

Ce sophisme spécieux est aussi vieux que le monde ; il y a des siècles et des siècles qu'il a été proféré par les représentants les plus puissants de l'égotisme ; comme on le verra par la suite. Il touche, en effet, à la racine même du mal dans le monde, à la question du dualisme, si profonde et si souvent renouvelée sous cent formes. Nous la reprendrons plus d'une fois pour l'éclaircir, pour aujourd'hui on ne peut la traiter que fort sommairement.

Comme tous les dualismes celui-ci se résout par l'harmonie des extrêmes réunis en unité. Tout est duel dans l'Univers et sa fin est précisément dans la fusion synthétique de cette dualité en une unité indéfiniment progressive, laquelle est l'homme lui-même en son état primitif et futur, c'est-à-dire l'homme divin et terrestre. Voici comment :

Sans doute, l'Universel, le principe que nous nommons vulgairement esprit, Dieu, Infini, Absolu, ne peut se *manifester* que par son opposé le fini, le relatif, l'*individu*, ou unité limitée et sensible. C'est ce que signifie précisément le mot manifester, ou rendre palpable.

Mais ce principe une fois posé nous met en face d'une question singulière : Si l'esprit se fait individuel, il perd sa nature qui lui est propre, le caractère d'absolu, d'infini, dira-t-on que l'individualité née de ce sacrifice est progressive et retournera à la source infinie, c'est elle alors qui va disparaitre dans l'absolu sans limite, dans le nirvana, dans le Néant ! Et que sert d'être à qui n'a pas la conscience, l'individualité par conséquent : que sert d'être une pure abstraction ?

Il y a donc bien deux principes contraires ; lequel faut-il préférer ? Les mystiques se prononcent pour l'absolu dans lequel ils veulent être absorbés. Les réalistes n'admettent que la manifestation individuelle ; ainsi l'un et l'autre renient l'un des deux principes divins qui, par là, restent aussi inexplicables qu'indéniables.

La doctrine cosmique résout le dilemne par la synthèse. Oui, dit-elle, l'individualité est indispensable a la manifestation de l'absolu.

Oui l'absolu doit être éternellement manifesté et conscient, quoiqu'absolu.

Comment cela se peut-il ?

Par la synthèse des individus en une collectivité indéfiniment perfectible et extensible des individualités. Cette synthèse, c'est l'*Homme normal*, celui qu'on vous à souvent nommé l'Adam Kadmon.

Elle est possible puisque les deux sources, involutive et évolutive, qui viennent se déverser en ce milieu, sont également infinies et éternelles. Mais elle n'est possible qu'a la condition que l'individu se dévoue corps et âme à la synthèse collective.

C'est ainsi seulement qu'il peut-être à la fois individuel et universel, car, dans cette synthèse, il reste individuel comme chaque cellule de notre corps reste personnelle en même temps qu'elle est un élément indispensable et satisfait du corps entier.

L'éternité, cependant, lui est assurée et l'infini lui est ouvert sans restriction par la progression sans limites. L'individu y est secondé, conduit, soutenu par la synthèse entière à laquelle il s'est dévoué, mais à la condition d'un dévouement absolu, d'un



oubli sincère et sans arrière pensée de sa personnalité. C'est ainsi que se réalise la satisfaction réciproque de l'individuel et de l'Universel.

Il ne reste plus à éclaircir qu'une question de préséance dans les premiers temps du développement synthétique, et elle est bien simple : Il est clair que l'individualité doit être formée, accomplie, avant de pouvoir être utile à l'universel. Elle a donc un âge d'enfance et d'adolescence qui précède l'âge mûr. De là l'instinct de conservation qui s'accuse jusqu'à la férocité et produit, par ses exagérations, le cycle temporaire du *Mal*. Cet âge, et avec lui le Mal, ne peuvent, précisément, prendre fin que par le dévouement de l'individu à l'Universel, la consécration *entière et désintéressée* de son être à l'Être collectif. C'est pourquoi la doctrine Cosmique prescrit au candidat à l'initiation, avant tout, le développement de *son moi ;* seulement ce développement ne doit être effectué qu'en vue des intérêts de l'Universel à la réalisation duquel il doit concourir. C'est ce qu'exprime l'adage : « Charité bien ordonnée commence par soi. »

Croire, donc, que le sacrifice Cosmique soit une forme supérieure de l'individualisme, c'est tout simplement préparer la destruction complète de l'individu incapable de synthèse. — VŒ SOLIS !

L'Imprimeur-Gérant : PAUL GIRARDOT.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DES JOURNAUX SPIRITUALISTES RÉUNIS